

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

	Pages.
G. St. SEFERIADÈS..... Deux aspects du commerce spirituel de la France et de la Grèce.....	231
ÉTIENNE MÉRIEL..... Les feux de l'Adieu Noël.....	256
P. A. ARGYROPOULO.... La question gréco-bulgare.....	275
ÉMILE NAMER..... La Psychologie de la Superstition.....	299

CHRONIQUE DES LIVRÉS.

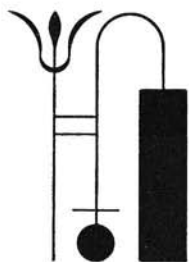
JEAN-ÉDOUARD GOBY



ÉGYPTE : 10 PIASTRES



LE SCRIBE



EGYPTIEN

AGENDAS POUR 1944

la plus belle série d'Agendas publiés en Égypte



FABRIQUE : 8-16 RUE SHALDJIAN — LE CAIRE

ADMINISTRATION : 21 RUE SOLIMAN PACHA

TÉLÉPHONES : 47815 - 47404

R. C. 33103



un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

DEUX ASPECTS DU COMMERCE SPIRITUEL DE LA FRANCE ET DE LA GRÈCE

Quand, il y a quelques mois, j'ai ouvert *La grande épreuve des démocraties* de Julien Benda, j'ai été frappé par une petite phrase de l'avant-propos qui disait ceci : « Retiré pendant la grande tourmente dans une petite chambre du midi de la France, l'auteur a continué de réfléchir. »

La grande tourmente — vous y avez déjà pensé — c'est le terrible effondrement de l'été 40, où, sous un déploiement de force brutale inouï, s'abîmait — momentanément d'ailleurs — un pays sans lequel l'idée même de l'Europe nous serait inconcevable ; une nation spirituelle sans laquelle l'acte même de la pensée nous semblerait mutilé. C'est le grand désastre que certains hommes, réduits à l'état d'ombres superstitieuses, contemplaient, comme le rapporte le poète Aragon,

. . . . sans comprendre

D'où venait le fléau ni d'où venait le vent.

Cependant dans ce pays affreusement meurtri, un vieillard, l'auteur de la phrase que je viens de citer, continuait de réfléchir. Je répète ce mot, car il m'est revenu bien souvent

à l'esprit en ces heures de lutttes et de troubles. J'y ai pensé toutes les fois que j'ai senti, fort naïvement sans doute, que parmi les vents déchaînés qui nous mènent, un des plus grands parmi nos maux c'est l'absence de réflexion, l'absence de recueillement spirituel. J'y ai pensé aussi, et d'une façon particulièrement amère, quand j'ai dû rassembler quelques notes pour cette étude.

Qu'allais-je offrir, en joignant la mienne à tant de voix ? Des choses marquées par la trahison cléricale, des choses sans réflexion. Le vieillard Benda, au moment de l'agonie de son pays, réfléchissant sur la grande épreuve de la liberté, comme le vieillard Socrate réfléchissait sur l'immortalité de l'âme, au moment de boire la coupe fatale. Je sais que je plaide maladroitement ma cause en invoquant de tels exemples pour demander quelque indulgence. Mais je sais aussi que l'homme averti est mieux disposé que l'ignorant.

D'autre part, si, ayant pris mon parti d'avoir à subir les difficultés de l'époque, je me suis laissé décider, c'est pour une seule raison qui m'est particulièrement chère, mon propos étant de parler des rapports spirituels entre la France et la Grèce. Un sujet très abondant, puisqu'il éveille des harmoniques dans tous les esprits et dans toutes les âmes bien nées. Que ce soit parmi les marbres blancs que le soleil anime, ou dans les jardins frais de l'Île de France ; que ce soit en entendant la musique de Rameau, de Debussy, d'Erik Satie, ou dans un petit port des Cyclades ; que ce soit encore sur le pont d'un navire aux feux éteints ou sous la tente du désert, il vous murmure des idées, des correspondances, des analogies. Avec lui et pour lui de grandes actions parlent, des poètes parlent avec lui et pour lui parle tout simplement l'humain.

L'impersonnel moyen-âge laisse déjà tomber quelques étincelles de la tradition grecque dans les vers de François Villon ; puis Ronsard et la Pléiade ; Rabelais, le miraculeux François

Rabelais, terminant ses lettres par des formules en grec : « Ἐρρωσο ἄνερ εἰδοκιμώτατε καὶ εὐτυλεῖν διατέλει. » « Sois heureux, homme très docte, et en bonne santé » ; c'est le troublant parallèle de Racine et de la tragédie athénienne ; c'est le sombre destin d'André Chénier qui part de Byzance pour s'abîmer dans le feu de la Révolution et c'est la voix de la Révolution française qu'enflamme, par la bouche de notre Rhigas Phéaios, tout un peuple prêt à briser ses chaînes. Et puis, noms et faits fourmillent dans le mémoire ; on ne saurait plus citer. C'est un sujet immense.

On s'aperçoit sans doute qu'il est matériellement impossible même d'esquisser un tel sujet sans se limiter : deux points particuliers me sont venus à l'esprit. Le premier se rapporte à la tradition grecque en France ; le deuxième à la tradition française dans la Grèce contemporaine.

*
* *

Pour nous autres Grecs, l'attitude de la France envers notre tradition antique est d'une importance fondamentale, pour deux raisons. D'abord parce que la France, mieux que tout autre pays, a su s'en servir de la manière la plus large, la plus originale, la plus créatrice. Ensuite parce que, du fait de l'extraordinaire rayonnement des lettres françaises, c'est par la France que la tradition grecque a été pour la plupart répandue dans les autres pays du monde. Aujourd'hui encore, c'est par les yeux des écrivains français que beaucoup d'étrangers regardent notre héritage ancien.

Or, dans bien des cas, on ne peut s'empêcher de s'étonner quand on observe la manière dont cette attitude, cette interprétation de la tradition grecque par la France, est comprise. On est surpris, en effet, de voir des personnes qui semblent penser que l'esprit grec a, tout simplement et tout court, la signification qu'il a eue en France au xvii^e et au xviii^e siècles.

S'il en était simplement ainsi, l'affaire ne serait pas trop grave. Mais il y a plus. Ces personnes ont la tendance de condamner nettement tout ce qui n'entre pas, d'après elles bien entendu, dans le cadre d'idées de ces deux grands siècles.

Devant un tel état de choses, la première observation qui vient à l'esprit c'est que de cette façon on rétrécit singulièrement et dangereusement l'importance et la portée et de la tradition grecque et de la tradition française ; que l'on rétrécit même singulièrement et dangereusement l'importance et la portée des œuvres qui ont été créées en France, disons, à partir de Malherbe jusqu'à André Chénier.

Le xvii^e et le xviii^e siècles français sont des époques d'une énorme signification pour l'évolution de l'esprit humain. Quand on songe à leur étonnante puissance de génération, par dessus et au delà du romantisme ; quand on songe à ce que leur doivent des écrivains modernes, comme Charles Baudelaire, Anatole France, Charles Peguy, Paul Valéry ou André Gide, il y a lieu de conclure que leur force vitale n'est pas du tout éteinte et que, bien au contraire, ils continueront, pendant un temps qui dépasse nos horizons, de féconder les imaginations.

Nous pouvons même pousser plus loin nos conclusions et prétendre que l'accomplissement spirituel de ces deux siècles prend parfois à nos yeux l'importance d'une valeur éternelle. Car c'est une partie de l'esprit. J'entends le mot partie comme on dit, dans le sens géographique, une des cinq parties du monde. C'est un climat. Mais gardons-nous bien. Un climat de l'âme que les formules et les idées reçues ne peuvent définir ni contenir. Il les déborde de toute part.

Malheureusement les formules reçues et les idées toutes faites sont une des commodités de la pensée. Toute chose a sa tradition, la pire comme la meilleure, et, il s'est formé, je ne sais comment, une manière de penser dérivée, très

superficiellement d'ailleurs, de la tradition française et grecque de ces grands siècles ; une manière de penser qui souvent croit devoir s'élever contre les efforts si naturels, si indispensables qui renouvellent les arts. Cette manière de penser a été parfois appelée esprit académique. J'ai l'impression que ce terme est insuffisant, car le phénomène dont nous parlons a revêtu bien d'autres formes. Évitions de les tirer de l'oubli. Il s'agit plutôt d'une certaine manifestation de l'esprit du factice, de l'esprit d'industrie, comme disait Alain. C'est pourquoi j'ai moi-même préféré me servir du terme d'idées toutes faites. Je voulais dire idées toutes faites dans le sens de Péguy dont elles devaient être la bête noire :

« Homère », écrivait-il, « est nouveau ce matin, et rien n'est peut-être plus vieux que le journal d'aujourd'hui... De même une idée toute faite est toute faite en elle-même et essentiellement. Elle est fabriquée toute faite comme un arbre de théâtre est fabriqué tout fait et arbre de théâtre... Elle est en carton-pâte, elle est en papier peint. Elle est totalement étrangère à la germination, à la fécondité, à la conception. Il y a des hommes qui réinventent, des êtres qui revivent, des pensées qui reconçoivent à nouveau les plus vieilles idées. Et il y a des hommes qui font des idées *toutes faites*. Il y a des idées qui sont toutes faites *pendant qu'on les fait*, AVANT QU'ON LES FASSE COMME les pardessus tout faits sont tout faits *pendant qu'on les fait*, comme les arbres de théâtre sont tout faits et sont arbres de théâtre *pendant qu'on les fait*. C'est une question de nature ou de factice. C'est une question de grâce ou de disgrâce. »

Retenons cela. Oui, c'est une question de nature ou de factice, une question de grâce ou de disgrâce.

Je n'ai pas voulu, en disant ce que je viens de dire, prendre parti dans la vieille querelle des classiques et des romantiques, qui suscita tant de fanatisme au début du siècle dernier. Au contraire, je suis prêt à admettre qu'il y a une

ligne de permanence, une ligne de démarcation plutôt sensible que visible, sous-entendue par les idées qui ont été introduites en France, et, par la France, en Europe au nom de l'esprit grec. J'estime aussi, par exemple, que Racine, qui est une des cimes du classicisme français, est en même temps une cime de toute poésie. C'est un poète essentiel. J'irai même plus loin. Je dirai que je garde tout mon respect pour Ingres, lorsqu'il exclut Shakespeare de l'illustre compagnie qu'il a choisie pour son apothéose d'Homère et que j'admets que Voltaire ait traité Pindare de « boursoufflé Thébain ». Car il faut en somme convenir que l'on ne peut rien faire en ce monde d'important ni de pur, sans être partial, sans être exclusif. On ne saurait même pas avoir du goût. Car goût ou œuvre d'art signifie choix de ceci contre cela ; signifie pari pour ceci contre cela. Si Ingres n'avait pas banni Shakespeare, même au nom d'Homère, il n'aurait pas existé, ou nous aurions eu un autre Ingres différent de celui que nous connaissons, ce qui revient au même. Si Voltaire n'avait pas qualifié Pindare de « boursoufflé thébain », nous aurions eu un autre Voltaire sans aucune espèce de réalité, un Voltaire problématique qui n'aurait d'intérêt que pour de rares curieux. Car il n'y a pas de « si » en matière de littérature ; il y a des œuvres nourries d'humanité, terminées, données, brillant ou s'éteignant dans notre ciel émotif et spirituel. Elles sont des entités actives qu'il faut admettre ou exorciser en bloc, comme les astrologues font les corps célestes. Ou si vous aimez mieux elles sont des marchandises à prendre ou à laisser, comme nous l'entendons dire si souvent dans le négoce de nos jours.

Mais — il existe toujours un grand *mais* dans toute question vitale et nous voilà revenus à notre cher Péguy — mais il y a la différence de la nature et du factice. Comme je vous le disais, Voltaire existe, Ingres existe dans notre monde spirituel et émotif ; il y a une nature nommée Voltaire, il y a

une nature nommée Ingres ; mais il n'y pas de nature nommée art reçu, art formulé, art tout fait. De ce côté-là il n'y a qu'industrie et que factice, il n'y a que « les idées qui sont toutes faites *pendant qu'on les fait, avant qu'on les fasse*, comme les pardessus tout faits sont tout faits pendant qu'on les fait ».

La critique qui invoquerait les grands noms de la tradition grecque pour les opposer aux œuvres des générations nouvelles serait une mauvaise critique. Elle n'aurait pas même le droit de se réclamer de la tradition, excepté de celle des pardessus tout faits. Car, en dernière analyse, tradition — une tradition valable — ne peut signifier que ceci : Choisir parmi les choses du passé les parties vivantes et génératrices, les parties qui peuvent susciter la vie chez l'artiste ou le penseur contemporain. Vue de ce côté-là, la tradition grecque est valable chez Saint-Thomas, elle est valable chez Rabelais, elle est valable chez Racine, Voltaire ou Ingres ; comme elle est valable chez Dante, Shakespeare ou le Greco ; comme elle est valable enfin chez Gide, Valéry ou Péguy ; de plus jeunes encore. Et il faut observer que tous ces hommes — je les ai mentionnés au hasard — ont demandé à la tradition grecque des éléments et des idées étonnamment variées. Tous ces hommes-là, chacun selon son mode, sa vocation ou son époque, ont adressé à la tradition grecque un appel différent.

Et elle a répondu parce qu'elle était présente. Et c'est pour cela qu'elle a pu suivre les générations des hommes jusqu'à nous, d'âge en âge. La tradition grecque — comme la tradition française d'ailleurs — il ne faut pas l'imaginer comme le convoi d'un illustre cercueil, mais comme un être présent et actuel, qui a avancé avec nos aïeux et qui avance avec nous. C'est une marche. Une longue procession qui enterre pieusement ses morts, mais qui s'enrichit toujours de nouveaux pèlerins.

Ai-je été assez précis ? Voulez-vous voir de plus près le

chemin parcouru? Écoutez ce passage d'un auteur contemporain :

« La misère se poursuit sur le monde — écrit-il — par une continuité de prières élevées, de mains tendues vers le ciel. Le suppliant antique est le modèle éternel du suppliant de tous les âges ; en face du supplié, qui possède le bonheur, la force ou le pouvoir, c'est lui qui est revêtu de la grandeur ; il tient le haut du dialogue et cela s'entend au ton lointain, noble et comme antérieur de sa supplication ; les dieux l'ont adopté ainsi qu'un fils, parce qu'il est celui qui a su se prêter à l'appesantissement de leur main, au réenfantement par le malheur ; c'est par une promotion à un droit de cité supérieur qu'Œdipe, de sa fortune royale, monte au dépouillement de celui qui supplie. »

Il a fallu évidemment la tragédie antique ; mais il a fallu aussi et les Alexandrins, et le christianisme, et le moyen-âge, et Byzance, et la Renaissance, et Racine, et le Romantisme, pour qu'un pareille texte puisse être écrit et senti. Au delà de toutes ces époques révolues, mais qui ont contribué à nous faire tels que nous sommes, le chœur athénien, sollicité, répond à notre temps pour lui donner un symbole, profondément enraciné dans notre sensibilité, de l'indicible misère qui nous entoure. Ces suppliants et ces suppliantes de Sophocle ou d'Eschyle, mais ils sont là présents, contemporains : leur souffrance est la nôtre. Vous la voyez cette forêt de mains tendues vers le ciel noir de l'Europe esclave. Dans ce cœur immense d'opprimés il y a nos frères, nos amis, nos compagnons, et nous entendons leurs voix.

Ce que je voulais établir en somme c'est la distinction que notre Jean Moréas, un homme chez lequel la France et la Grèce se sont indissolublement liées, sous-entendait, comme je le suppose, en disant, quelques instants avant de mourir, à un ami : « Vous savez, il n'y a pas de classiques et de romantiques. » Vous n'ignorez pas sans doute, que Jean Moréas

avait combattu de toute sa force les idées et les hommes du Romantisme. Il s'était même laissé aller jusqu'à prétendre que Victor Hugo n'a écrit qu'un seul beau vers :

Frédéric Barberousse, Empereur d'Allemagne.

Mais Moréas était aussi une source de vie, il était une nature. Non seulement une nature poétique, mais il participait en même temps de cette nature, de cette physique, de ce naturel qui veut que les valeurs grecques aillent et germent en France ; qui veut que les valeurs spirituelles françaises puissent créer en Grèce des renouveaux. Et la distinction que Moréas faisait sur son lit de mort était celle-ci : il n'y a pas des classiques et des romantiques, mais de bons et de mauvais artistes ; les bons artistes, les poètes authentiques, vous ne pouvez pas les condamner au nom de l'idéal grec, ni au nom de n'importe quel autre idéal, qui vous refuserait nettement son appui.

J'irai même plus loin, je dirais que, personnellement, je trouve plus de correspondances poétiques grecques, je me trouve bien plus en pays de connaissance, quand je lis les dernières strophes du *Voyage* ou *Le Cygne* de Baudelaire, ou encore le *Bateau Ivre* de Rimbaud, que quand on me présente tel poème du Parnasse Contemporain ou tel poème « classique » de Charles Maurras.

Et j'ajoute, si Ingres très normalement a condamné Shakespeare au nom de la tradition grecque, c'est une condamnation valable pour Ingres seulement et excusable dans la mesure où Ingres a été un grand peintre. Mais elle n'est pas du tout valable pour la tradition grecque si on ne veut pas la morceler et la diminuer, comme Voltaire la diminue et la morcèle en mettant Pindare à l'index. Car Eschyle n'aurait pas banni Shakespeare. En voulez-vous une preuve ? Rappelez-vous un peu les qualificatifs

qu'Euripide lance contre Eschyle dans les *Grenouilles* d'Aristophane :

« Cet homme faiseur de sauvages. au verbe présomptueux, avec sa langue sans frein, sans retenue, sans barrières. bavard que rien ne déconcerte, fagoteur de mots pompeux (.). Puis, après ces niaiseries, quand le drame était déjà à son milieu, il disait une douzaine de mots gros comme des bœufs, sourcilleux et empanachés, espèces d'étrangers croquemittaines (.), de vocables perchés à cheval qu'il n'était pas aisé de comprendre. »

J'en passe et des meilleurs. Évidemment la voix d'Euripide est considérablement enflée par la malice d'Aristophane. Mais cela mis à part. ne discernez-vous pas dans ce discours un ton qui vous rappelle étrangement le « boursoufflé thébain » et ne pensez-vous pas que ceux qui admiraient dans l'atelier d'Ingres *L'apothéose d'Homère* devaient employer plus ou moins ces termes pour confondre Shakespeare ?

Ingres et Voltaire sont de mes amis, mais j'aime mieux la vérité. Et la vérité est celle-ci : Il est très hasardeux de limiter la Grèce, qui a une tradition de trois ou quatre mille ans, à un certain siècle d'or, voire même à certains aspects seulement de ce siècle d'or, car on risque de cette façon de mal comprendre et la Grèce, et ce siècle. La France, ce n'est pas seulement le xvii^e siècle, mais aussi l'extraordinaire xvi^e, et le xv^e et le moyen-âge et le xix^e qui n'est pas du tout stupide, comme on s'est trop souvent complu à nous le répéter, mais un siècle de crise, notre crise.

Une fois, il y a longtemps, c'était la bonne époque, j'ai eu l'occasion d'accompagner un très docte étranger en visite dans mon pays. Il me dit un jour : « Moi, vous savez, les choses après le iii^e siècle ne m'intéressent pas. » Je l'admirais beaucoup, mais j'ai été choqué. J'ai éprouvé à l'entendre, une étrange et froide sensation comme s'il avait éteint tout à coup les lumières sur une énorme superficie de deux mille

deux cent et quelques dizaines d'années et que je me débattais désespérément dans cette mare ténébreuse et sans bornes.

Dans les choses spirituelles tout se tient. L'esprit grec, comme l'esprit français, est un ordre. On peut l'admettre ou le rejeter. Si on le rejette, il n'y a pas lieu d'en parler ; mais si on l'admet on est bien forcé de convenir que l'on accepte par ce fait l'ordre spirituel grec dans son ensemble et dans toute son étendue. Je n'ai aucunement l'intention de prouver, plus ou moins tendancieusement, par ce que j'avance que les Grecs actuels sont les descendants directs de Périclès ou de Phidias. Ce fait biologique n'a aucun rapport avec mon exposé. Autrefois, il avait fait couler beaucoup d'encre à l'occasion d'une discussion ouverte par un savant allemand. Ce n'est pas seulement de nos jours que les Allemands ont été attirés par les théories raciales. Nous en voyons les conséquences. Aussi vaut-il mieux ne pas troubler dans leur sommeil les dieux du sang. Si les Allemands avaient bien compris l'esprit grec dont ils se proclament maintenant les protecteurs en Europe — leur bouffonnerie sanguinaire est illimitée — ils auraient pu tirer quelques sages enseignements d'une certaine pièce, représentée jadis en Grèce, qui s'appelle les *Sept contre Thèbes*. Mais la pièce a été affreusement mutilée par la marche irréparable du temps. N'en parlons plus. Je crois que si on venait d'apprendre aux hommes des jeunes générations de la Grèce qu'un éminent chimiste a trouvé, par certaines opérations microscopiques, que le sang grec est resté inaltérable depuis Homère, ils entendraient la nouvelle sans sourciller. S'ils s'intéressent ardemment aux études de leurs auteurs anciens ce n'est pas pour y fonder je ne sais quelle gloriole équivoque mais pour mieux se connaître soi-même. Car en somme il y a certains faits évidents. Disons des truismes s'il le faut. En Grèce on voit la Grèce, en Grèce on parle grec. « Le latin et l'italien, — écrivait récemment l'éminent humaniste français Gustave

Cohen — sont deux langues distinctes, tandis que le « néo-grec » est toujours du grec. Le grec vivant diffère moins de celui de Platon que Platon ne diffère de Pindare, de Corinne, ou de Sappho. » Or, la continuité d'une langue signifie à elle seule la continuité d'un monde ; de tout un domaine de sentiments et de gestes spirituels conscients ou inconscients. La Grèce actuelle est le pays où se déroule comme une action vivante et non point comme une succession morte, le destin ininterrompu qu'on a l'habitude d'appeler communément tradition grecque. C'est un fait qui a été compris enfin par les jeunes intellectuels français qui se sont intéressés à notre pays. Car en vérité — je cite de nouveau l'humaniste que je mentionnais tout à l'heure — « le temps est passé où « les classicistes ! » pouvaient ignorer vingt siècles entiers d'histoire de la langue et des lettres grecques ». Quand l'association Guillaume Budé décida d'éditer à côté des textes classiques marqués par la chouette athénienne, les textes marqués par l'aigle byzantin et ceux marqués par le Saint-Georges de la Grèce moderne, elle signalait par ce fait au grand public qu'une nouvelle ère venait de s'ouvrir dans l'étude des humanités. Car l'âme d'un peuple ne se divise pas. Elle vit ou elle meurt.

Pendant la veillée de la Noël 1941, dans une maison de campagne près d'Athènes, un poète songea au Dieu naissant. C'est une sombre méditation. Dans toute la Grèce qui n'a pas fléchi, le tyran et la famine sévissent. Le poète croit percevoir au fond de la vaste nuit, parmi les hurlements des loups, les pleurs d'un nouveau-né. Puis un chœur parle. Des morts, innombrables, vêtus de neige, surgis dans la nuit, comme des forçats qui ont brisé leurs chaînes, ou des fous, qui ont trouvé tout à coup la porte de leur triste maison entre-bâillée par la rafale. Ils interrogent : « Où sont les gardes ? Qui défendra l'enfant contre les loups ? Qui protégera la vie renaissante ? » La réponse du poète commence ainsi :

*Notre doux enfant, notre Dionysos, notre Christ!
 Si tu es venu ce soir comme un jeune Titan,
 Tu n'as ni mère, ni sein qui te rechauffe,
 Car tu es fils de cette nuit qui nous assiège,
 De cette nuit et de nos cœurs qui veillent,
 Une étincelle de vie dans l'abîme glacé,
 Qui lutte ce soir contre la même mort :
 Notre mort à nous et la mort du monde...*

Je trahirais impardonnablement le poème si je continuais de traduire. Je ne l'ai mentionné que pour attirer votre pensée sur l'invocation jumelée à Dionysos et au Christ. Car un signe majeur de l'unité de l'âme grecque, c'est exactement la continuité de sa légende. La légende du dieu renaissant, du dieu mort et ressuscité, que je vous cite maintenant comme un exemple entre mille autres, que le dieu s'appelle Dionysos, Adonis, ou Jésus, est une des plus vieilles qui aient nourri l'âme grecque. C'est pourquoi l'âme grecque ne pourra jamais être comprise que par des peuples qui ont aussi une légende authentique et non point par ceux qui y ont substitué une mise en scène de mélodrame, qu'elle soit celle du dolicho-céphale blond, ou celle encore plus moderne du Herrenvolk. D'ailleurs, ces derniers importent peu s'il faut croire les poètes. Car comme Patrice de la Tour du Pin affirme,

*Tous les pays qui n'ont plus de légende
 Seront condamnés à mourir de froid.*

*
 * *

Le deuxième point sur lequel je voudrais faire quelques observations se rapporte à l'influence des idées françaises dans la Grèce contemporaine. Je me suis servi à dessein du mot *influence* parce que c'est un mot qui appelle toujours, selon mon expérience, certains éclaircissements. D'après

l'usage commun et assez équivoque qui dit influence sous-entend une accusation. Un auteur influencé ce n'est pas un auteur original. un pays influencé c'est un pays subalterne qui n'a pas de génie original, et quand il s'agit de nos pays c'est un pays qui a ouvert ses barrières toutes grandes à une charbonnante variété d'articles d'exportation. Je me suis servi, encore à dessein du mot *original* parce que c'est un mot qui a énormément circulé chez les critiques et les amateurs d'art pendant les dernières cinquante et quelques années. Les mots sont comme de la monnaie. Quand ils circulent trop on ne sait plus ce qu'ils veulent dire. Leur signification s'use et disparaît comme disparaît l'effigie sur les pièces de cent sous. Exemple, le mot *surréalisme*, qui signifiait à l'origine une certaine attitude de l'esprit, une certaine poésie. Il serait malaisé de dire ce qu'il a fini par signifier après son énorme circulation. J'ai rencontré des gens qui affirmaient que c'était une espèce de jeu cinématographique, comme celui des Marx Brothers. Pour raccourcir je dirais que chez la plupart des personnes qui lisent les journaux, on entend vaguement par *surréalisme* ce que l'on entendait par *bohème* au temps de Murger. Ainsi du mot original. On voudrait bien savoir ce que l'on veut dire quand on orne une artiste de cet adjectif. Entend-on la qualité qui caractérise tels vers qui nous ont charmés dans notre jeunesse ! par exemple, les vers suivants de Tristan Derème que je cite de mémoire :

... Je planterai dans mon oreille une tulipe
 Et quand j'aurai fumé mes cheveux dans ma pipe
 Pour marquer le retrait où je m'ensevelis
 Sur mon crâne rasé je ferai peindre un lys.

Je ne le crois pas. Fantaisiste peut-être, si vous voulez, mais pas du tout original, car je pourrais citer des centaines de cas aussi baroques, en remontant les siècles.

Une fois je demandais à une jeune débutante en poésie,

si elle avait lu un certain poète qui, en Grèce, doit être aussi important que Vigny ou que Théophile Gautier en France : — « Je ne lis pas les poètes, me dit-elle, car je veux rester originale. » Je ne sais pas si elle a pu rester originale, en observant cette tenace abstention, mais quand je me creuse la tête pour trouver dans mon époque un acte vraiment marqué d'une originalité authentique je n'en trouve qu'un seul, et encore il ne relève pas du domaine de l'art mais de la psychologie totalitaire. C'est un acte d'une bouffonnerie incommensurable, écrasante. C'est la décision d'un congrès de Nuremberg — 36 ou '37, je ne saurais plus dire — par laquelle le peuple allemand est déclaré pur du péché originel.

Revenons à des climats plus tempérés. Homère ne se souciait pas d'être original, ni Eschyle, ni Racine, ni Molière. Ils n'ont jamais pensé qu'il fallait éviter les influences. Au contraire ils les ont recherchées. Mieux encore : Baudelaire qui est le grand initiateur de l'idée de l'originalité en France, l'a empruntée lui-même à un autre écrivain : Edgar Poe. C'est un exercice très instructif que de parcourir les éditions critiques de Baudelaire. Il y a des phrases, des strophes entières de poètes étrangers qu'il transborde dans ses vers. De Longfellow par exemple. Longfellow est presque oublié aujourd'hui, comme Cyrano de Bergerac chez qui Molière avait emprunté toute une scène. Mais Baudelaire continue de rayonner ; Molière n'a pas cessé d'être jeune ainsi qu'au premier jour. Pourquoi ? Que sais-je. Pourquoi tel homme vit et crée, tandis qu'un autre est sec et stérile ? C'est une question qui ne relève pas du problème qui nous occupe.

Pour le problème qui nous occupe, il est, me semble-t-il, essentiel de noter, que l'originalité, dans la mesure où on emploie ce terme pour signifier manque d'influences dans telle œuvre ou chez tel artiste, n'est pas une valeur d'art.

D'ailleurs on fausse le mot quand on lui donne ce sens. Car les artistes originaux — et il y en a — ne se sont jamais gêné de rechercher, d'appeler les influences, pour autant qu'elles servaient à l'accomplissement de leur œuvre. Pensez aux classiques français, à Dante, à Shakespeare. Quand François Rabelais écrivait qu'il faut former son style à la manière de Platon, ce n'est pas qu'il avait l'intention d'ouvrir une école de pasticheurs, lui qui a tant combattu les sorbonicoles. Mais tout simplement c'était un homme qui pouvait se tenir debout sur ses jambes, regarder en face Platon, et lui demander de l'enrichir. Car, en vérité, plus le tempérament de l'artiste est solide, et plus il est ouvert aux influences, soit actuelles, soit traditionnelles.

Plus un peuple est prêt à une renaissance, plus il est mûr de produire des œuvres originales selon son propre génie, et plus il est ouvert aux courants étrangers. Toutes les fois, observait Rémy de Gourmont — je cite malheureusement encore de mémoire — toutes les fois que vous observez un mouvement dans une certaine littérature, cherchez hors de cette littérature la force qui l'anime.

Le peuple français a bien reçu l'influence grecque, et nous savons avec quelle abondance, mais il a produit des œuvres essentiellement, éminemment, exclusivement françaises. C'est ainsi que se produisent les renouveaux. Par une plus haute tension de la vie, par une circulation du sang plus facile, plus rapide, les organismes vivants assimilent et croissent ; les organismes malades font des abcès et s'empoisonnent. C'est une loi de la nature. Le lion, observait Paul Valéry, est fait de mouton assimilé.

J'ai tenu à faire cet exposé préliminaire car je voulais éviter toute confusion. Le peuple grec, de tout temps, est resté ouvert aux influences. « Ce que les Grecs empruntent à l'étranger, ils l'élaborent à la fin, mieux que lui », disait déjà Platon. J'irai même jusqu'à dire que toutes les fois que le

peuple grec évita, — dans des circonstances qu'il serait trop long d'analyser maintenant — le commerce spirituel avec l'étranger, toutes les fois qu'il s'imita trop lui-même, ce fut à son détriment. Je me rappelle l'ami avec qui je visitai les murailles de Constantinople. Nous pensions aux invasions que ces remparts avaient arrêtées. « Quel brise-lame ! » observai-je. — « Oui, dit-il, mais aussi quel crible. » Il avait raison. C'est le destin de la Grèce d'être là, entre l'Orient et l'Occident, et de filtrer des idées. Depuis les penseurs et les poètes ioniens jusqu'à nos jours il n'en a pas été différemment. Toujours un crible, toujours un rempart. Mais si sa mission de crible, de laboratoire d'idées, l'a rendue souvent glorieuse ; sa mission de rempart, de bouclier, lui a coûté souvent très cher. Songez à Mommius, songez au sac de Constantinople, et au supplice actuel du pays.

De toute façon, quand, vers le milieu du xviii^e siècle, le peuple grec se préparait à briser ses chaînes, c'est la France qui s'est trouvée, tout naturellement, à ses côtés pour l'éclairer. Je voudrais éviter de faire un exposé historique de faits qui sont présents dans toutes les mémoires. Vous savez que ce sont les idées préparatoires de la révolution française qui ont donné la structure idéologique de la révolution grecque. On a eu, à certaines circonstances, la tendance de penser que la révolution grecque a été faite par des *rois de montagnes* que le philhellénisme romantique se plaisait à présenter sous les espèces de Léonidas et de Thémistocle. C'était une mode qui était répandue surtout par les lecteurs d'Edmond About et de ses émules. Une mode qui a passé. Car, en vérité, il n'y a pas de mouvement d'affranchissement, excepté si nous entendons par ce mot des coups de main suscités par des intérêts étrangers, il n'y a pas de mouvement d'affranchissement réel qui ne soit nourri d'idées ; qui ne soit pas accompli par un peuple digne d'accepter et d'appliquer les idées pour lesquelles il se bat. Le peuple grec

a mûri son idée de liberté et de dignité humaine par un long travail obscur. Puis tout d'un coup, la déclaration des droits de l'homme ; tout un ruissellement d'idées qui part de la France pour les rendre terriblement actives chez nous. Ce sont nos savants, les maîtres de la nation, comme on les appelait, Coray, par exemple qui puisent à pleines mains dans la science française pour de nouvelles semailles, et, sur leurs traces, une foule de jeunes gens, des élèves des universités françaises, qui reviennent enseigner dans les écoles florissantes et très nombreuses de la nation.

André Kalvos, un poète parmi les plus significatifs de notre littérature moderne, se trouve à Paris quand il décide d'aller se battre en Grèce. Avant de partir il écrit une lettre au Général La Fayette. Il lui dit : « Le jour où vous exposiez votre vie en Amérique, vous ne combattiez pas uniquement pour l'indépendance de ce pays ; les principes de justice et de morale sur lesquels les peuples doivent fonder leur prospérité étaient encore devant vos yeux. » On peut affirmer que les principes de justice et de morale, que la France venait d'établir, étaient devant les yeux de tous les jeunes intellectuels grecs qui pensaient à la résurrection de leur pays. Le peuple les suivait avec la même détermination. L'imagerie populaire représente le père de la révolution grecque, Rhigas Phéraitos, comme un semeur qui sème le grain de la liberté ! Rhigas n'était pas un penseur à proprement parler, c'était un éveilleur et un assembleur de consciences, profondément inspiré par les idées de la révolution française. Si le peuple l'a vu comme un semeur, c'est qu'il a approuvé sa semaille, c'est que le peuple grec était mûr de recevoir les valeurs que la France lui offrait.

Depuis, la France, qui a tant reçu de la Grèce, ne cesse de nous donner. D'autres nations font de la propagande ; la France donne. Il y a une telle affinité entre les deux peuples, qu'un écrivain, comme Moréas, après avoir publié ses pre-

mières œuvres grecques à Athènes, peut devenir un poète influent à Paris. D'autre part, certains parmi nos hommes de lettres connaissent la vie littéraire française dans ses moindres détails. A ce sujet, Costis Palamas, mort sans avoir eu le bonheur de revoir son pays libre, était étonnant. Que de fois je l'ai entendu dans son étroit cabinet de travail, sa cellule comme il l'appelait, m'indiquer des détails qui auraient échappé à un spécialiste. Il avait remarqué Paul Valéry avant la publication de *La jeune Parque*. Mais, comme je l'ai dit, ce n'est pas un exposé de littérature comparée que j'avais l'intention de faire. Qu'il me suffise de mentionner les noms des poètes français qui étaient traduits dans une revue de jeunes, à la veille de la guerre : Lautréamont, Claudel, Valéry, Jouve, Aragon, Supervielle, Eluard, Michaux. J'ai cité au hasard ; mais ces quelques noms vous auront donné peut-être une idée des relations si intimes entre les lettres françaises et les lettres grecques.

Il en était ainsi jusqu'au moment où les instruments de supplice axistes sont venus s'établir chez nous. Aujourd'hui nous pensons à la France avec la même ferveur. Nous l'attendons et nous l'appelons pour nos lendemains. Et nous savons que cet appel n'est pas sans réponse. André Gide, qui n'a pas manqué de répondre et d'exprimer son sentiment au moment de la sournoise attaque contre mon pays, répondait de nouveau quelques semaines après la libération de l'Afrique du Nord. Voici ce qu'il m'écrivait en juin 43 : « Oh ! certes je n'ai rien oublié de cette soirée, pour moi mémorable, où nous nous sommes trouvés réunis. Laissez-moi vous redire ici mon ardente sympathie pour votre glorieuse et douloureuse patrie pour son admirable succès d'abord, puis, hélas ! pour son atroce martyre. Que de vœux je forme pour elle et pour chacun d'entre vous ! »

La voix d'André Gide est celle de tous nos amis français. C'est pendant la soirée dont parle André Gide que j'ai

eu la dernière impression de cette intimité spirituelle entre la France et la Grèce. C'étaient les jours où, par l'occupation de l'Albanie, les machines de guerre de l'Axe venaient de s'installer juste au-dessus de notre épaule. Printemps 1939. Vous vous souvenez sans doute de ces mauvais moments, où toute pensée devenait de plus en plus consciente de son impuissance devant la rafale qui allait se déchaîner. Chacun de nous était travaillé, et, je crois, Gide lui-même, par une atroce inquiétude. Et pourtant toutes les fois que je songe à cette soirée, si lointaine maintenant, j'éprouve un grand sentiment de calme. Ce sentiment, à quoi tient-il ? Il tient sans doute à la présence de l'illustre étranger parmi nous. Mais cette présence si nous avons pu la sentir c'est que nous étions depuis longtemps les intimes d'André Gide, les intimes de cet accomplissement nommé André Gidé.

Je voudrais insister, avant de terminer, sur cette idée d'intimité qui caractérise, mieux que toute autre selon moi, les rapports de la Grèce et de la France. J'emploie le mot plutôt dans le sens qui nous ferait dire qu'il y a dans le *Prométhée mal enchaîné* une sorte d'intimité entre Gide et ses personnages. Dans le sens qui comporte une idée de dégagement, de liberté, de gratuité. Vous vous souvenez sans doute que Gide traite son Prométhée comme il veut : il le présente comme un marchand d'allumettes, comme un conférencier en habit. Le sentiment d'intimité se trouve à l'opposé du sentiment d'oppression qui se dégage de la présence d'un étranger. Une gêne qui fait faire des maladresses. Ibsen, par exemple, a été chez nous cet étranger tyrannique. Que de gaucheries ne nous a-t-il pas fait commettre !

Très probablement, je veux exprimer par tout cela, ce que Gide lui-même, notant son retour en Grèce, écrivait dans sa *Marche turque* :

« Je suis *si peu surpris d'être* ici. Tout m'y paraît si familier, je m'y *parais si naturel*. J'habite éperdûment ce paysage *non*

étrange ; je reconnais tout (1), je suis comme chez moi : c'est la Grèce. »

Entendons bien chaque verbe de ce passage. Laissons le résonner longuement. Tout ce que j'ai voulu expliquer, il le dit en trois lignes et d'une manière définitive. Il ne parle pas seulement pour Gide. Il parle pour tous les hommes de l'esprit dont l'œuvre a porté en Grèce. Mieux encore : il nous enseigne comment la littérature grecque moderne, telle que nous pouvons l'apercevoir enfin aujourd'hui, a pu rester fidèle à elle-même, tout en recevant en abondance les biens français.

La littérature grecque contemporaine a été faite par des hommes qui, tous sans exception, ont dû trouver un équilibre personnel entre trois courants. Premièrement, la tradition de nos grands écrivains anciens avec toutes les harmoniques que leurs textes comportent chez-nous, ou ailleurs. Deuxièmement, la tradition qui, à partir des évangiles, devient presque exclusivement orale et qui est cependant aussi ancienne et aussi importante que la première : c'est la tradition vivante, la tradition populaire de la Grèce. Troisièmement, les courants venus de l'étranger. Parmi ces courants, je vous l'ai déjà dit, la tradition française a rempli une fonction essentielle. Et ce qui est admirable c'est que dans ce grand courant français, suivant l'expression de Gide, la Grèce y a été *si peu surprise*, a pu *y paraître* si naturelle.

Ce naturel nous donne exactement la mesure de sa maturité.

Si nous vivions en d'autres temps, j'aurais aimé terminer en rendant compte des dernières tendances de chez nous ; des nouvelles générations, qui me semblent parmi les plus intéressantes de la Grèce. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de dire pourquoi dans ces heures si angoissantes, pour mon pays, je me trouve empêché de le faire. Je voudrais seulement vous demander la permission de vous lire deux courts poèmes,

(1) Souligné par l'auteur.

traduits par mon ami suisse Samuel Baud-Bovy, un profond connaisseur de notre langue et de notre littérature. Je vous propose ces poèmes, parce qu'ils symbolisent, selon mon sentiment, les deux principaux aspects de la génération qui a grandi pendant l'entre-deux-guerres. Ils vous donneront en même temps peut-être un échantillon du *son*, si je puis dire, que rendent les vers de jeunes poètes grecs, attachés, comme mes deux camarades, à la culture française.

C'est la joie des départs, des voyages dans la lumière, du sentiment d'une adolescence par le monde que nous donne le premier aspect de cette génération. Le poème que je vais vous lire est d'Elytis :

*O jour adolescent, prime source de joie
Le myrte antique fait flotter son gonfanon
Les alouettes vont se dilater dans la lumière
Et un chant va planer en plein ciel
Semant à tous vents
Les grains d'or criblés de l'orge du feu
Libérant la beauté du monde.*

Mais cette génération a été aussi une génération méfiante, qui a voulu faire elle-même ses inventaires, mesurer à nouveau les valeurs que lui transmettaient ses aînés, elle a voulu creuser pour voir sur quel sol elle allait bâtir, même si la nouvelle guerre devait la surprendre dans la fosse. Il ne faut pas oublier qu'elle a grandi au milieu d'un bouleversement : la catastrophe de l'Asie Mineure. Voici le deuxième poème. Il est d'Antoniou :

*Hommes simples, Seigneur,
Nous vendions des tissus,
(Et notre âme
Était le tissu qui ne trouva pas d'acheteur).*

*Dans le prix nous ne comptions pas la lisière
 Notre aune et notre mètre étaient exacts
 Jamais nous ne cédâmes les coupons à moitié prix :
 C'est là notre faute.
 Nous n'avions que des marchandises de choix,
 Pour vivre un petit coin nous suffisait
 Les choses de prix prennent peu de place sur terre.*

*En te servant de l'aune dont nous nous servions
 Mesure-nous ; nous n'avons pas fait prospérer nos affaires.
 Nous fûmes, Seigneur, de mauvais marchands.*

Où, nous n'avons pas fait prospérer notre négoce. Qui sait, on appellera peut-être un jour, en Grèce, la génération des poètes de l'entre-deux-guerres, la génération des « mauvais marchands ».

*
 * * *

Maintenant, en guise de conclusion — mon sujet n'en comporte aucune, — je mentionnerai un dernier parallèle, tout fortuit peut-être, mais qui pourrait bien avoir un sens plus secret. Parmi les pays de l'Europe occupée, deux pays seulement nous ont fait entendre la voix de leurs poètes (1). La France a Aragon. Un extraordinaire hasard m'a permis de lire la copie d'un volume de poèmes écrits par le plus important des poètes vivants de la Grèce, dont j'ai mentionné déjà l'invocation à Dionysos : Ange Sikélianos. Ces poèmes, qui seront bientôt publiés ici, ont circulé dans la Grèce occupée, en cent exemplaires manuscrits, ornés de très belles gravures

(1) M. Georges Henein me rappelle le poète tchèque Vitezlav Nezval dont un important poème a été traduit en anglais et publié dans *New Writing and Daylight*, été 1943.

sur bois (1). Ils ont été composés pendant le terrible hiver 41-42, l'hiver de l'affreuse famine. C'est par cette voix que je voudrais terminer. Le poème que je vais citer, fort compromis naturellement par ma traduction, s'appelle « Ἄγραφορ », *Non-Écrit*. Le titre sous-entend qu'il se rapporte à un épisode des évangiles non-écrits, transmis oralement. Vous verrez que le poème est terriblement actuel :

*Ils avançaient hors des murailles de Sion, Jésus et ses disciples.
Or, peu avant le crépuscule, ils approchèrent soudain le lieu où
s'entassaient depuis des ans les ordures de la ville : matelas cal-
cinés de malades, vieilles loques, vases brisés, chiffons, détritius.*

*Là sur le plus gros monceau, ils virent, enflée, les pattes ouvertes
au ciel, la charogne d'un chien couverte de corbeaux, qui, enten-
dant des pas d'homme, l'abandonnèrent et découvrirent une telle
odeur que les disciples, tous d'un seul pas, firent un recul, barrant
leur souffle de leur main.*

*Mais Jésus, seul, très calme, s'avança vers le monceau et regarda
la charogne tant, qu'un disciple ne put se retenir et demanda
de loin : « Rabbi, ne sens-tu pas l'affreuse odeur? »*

Il répondit sans détourner la tête :

*« L'homme à l'haleine pure, aspire l'affreuse odeur dans la même
ville d'où nous sommes venus... »*

*Mais maintenant, de toute mon âme, j'admire ce que la décomposi-
tion enseigne.*

(1) Ange SIKÉLIANOS, *Akritika*, avec des bois gravés par Spyros Vassiliou, éditions « Erghastiri » Athènes 1942. Une édition en fac-simile, préparée par l'initiative et les soins de quelques amis du poète résidant en Égypte, est actuellement sans presse. Le titre du volume signifierait en français : « poèmes des marches » ou « poèmes des frontières ».

Voyez les dents de ce chien briller au soleil, semblables à la grêle, semblables au lys des champs : grande promesse au delà de la pourriture, reflet de l'Éternel, et même dur éclair de la Justice, l'espoir ! »

Il dit et reprit son chemin. Et tous les disciples, qu'ils eussent compris ou non, le suivirent dans sa marche silencieuse . . .

Et voici que maintenant, Seigneur, moi-même, en dernier, je reste devant Toi, d'une seule pensée tourné vers ces paroles.

Accorde-moi, Seigneur, cependant que je marche, sans cesse, jusqu'au dehors de la ville de Sion, et que, sur terre, d'un bout à l'autre, tout est ruines, tout est ordures, tout est cadavres sans sépulture, étouffant la source divine de l'haleine, soit dans la ville, soit hors de la ville :

Seigneur, accorde-moi, pour un moment, ta sainte sérénité ; et que je m'arrête parmi les charognes, enfin calmé, et que mon œil saisisse

un signe blanc, semblable à la grêle, semblable au lys des champs, et que brille

enfin quelque chose au fond de moi-même, hors de la pourriture, au delà de la pourriture du monde :

les dents de ce chien, Seigneur, que tu vis un soir et que tu admiras : grande promesse, reflet de l'Éternel, et même, dur éclair de la Justice, l'espoir !

G. ST. SEFERIADÈS.

LES FEUX DE L'ADIEU NOEL.

Le jour mourait paisiblement sur l'Estuaire.

Nous restions assis sur l'herbe, face à la mer, silencieux. C'était un de ces soirs d'avant la mi-janvier, tellement doux que tout ressemble à une caresse : les souffles du vent, les odeurs qu'ils apportent, les lueurs mouvantes sur l'eau, la marche des nuages, et, à travers le pépiement des martinets de la roche, les bruits du village feutrés par la distance et par l'humidité de l'air. Il faisait gris mais on aurait dit que le ciel se souvenait des splendeurs de l'été lointain. Dans les nuages lents apparaissaient sans éclat des irisations mouvantes que la mer répétait en plus flou. Le vent s'élevait soudain, venant du fond des terres où il s'était chargé d'une odeur d'herbe humide et de mousses moisies, puis tombait sur la mer. On voyait des orbes papillottants se poursuivre sur l'eau et le tourbillon revenait sur nous avec un parfum d'écume et de goémon frais.

Ainsi le jour mourait paisiblement sur l'Estuaire, ce soir du six janvier mil neuf cent seize.

Très sourd, à peine perceptible, tellement lointain ! le grondement du canon s'entendait sans arrêt. Nous regardions vers le Nord d'où venait la rumeur tragique et notre imagination se laissait aller au milieu de ce calme à tout ce que ce bruit signifiait d'épouvantement : maisons soudain pulvérisées, boues, fumées, parcelles incandescentes de débris humains...

« Paul, il faut rentrer ! » disais-je à mon compagnon. Mais nous ne bougions pas. On voyait vers le nord-est les côtes de la Hève encore brillantes d'un reste de jour. Les fumées du Havre se mélangeaient avec la nuit. C'était l'heure du convoi. Vingt ou trente vapeurs sortis de la Seine ou du Havre s'avançaient, d'autres venant d'Ouistreham les rejoignaient, tous lourds charbonniers entourés de torpilleurs plats sur l'eau. Au-dessus d'eux, une saucisse qui descendait quand l'obscurité noyait tout. Quelques éclats de projecteurs en lueurs brusques et le convoi disparaissait vers le large, dans la nuit. Parfois, au-dessous de nous, net et dur contre les roches, le glapissement enroué d'une mouette. On se penchait et on voyait l'oiseau planer au-dessus de son reflet dans l'eau des mares. Du village on entendait les matelots haler leurs drisses sur la cale. Le maréchal-ferrant y allait d'un dernier coup sur son enclume. Il fallait rentrer, la nuit était tout à fait venue.

Il fallait rentrer, s'entendre dire comme chaque soir : « Mais qu'est-ce que tu fais si tard dehors à prendre froid ? » Puis monter dans sa chambre, fermer les persiennes et les rideaux du côté de la mer, allumer la lampe en prêtant l'oreille aux conversations d'en bas : on parlait du communiqué, des lettres du front, de ceux qui étaient arrivés en permission, de ceux dont on était sans nouvelles... enfin, dans l'odeur du pétrole qui suintait de la lampe, achever la version latine qu'on porterait à la ville le lendemain.

Il fallait rentrer, mais sans doute parce que c'était le six janvier, l'Épiphanie et que ce soir-là était lourd de souvenirs, nous restions sur la falaise à penser au passé au lieu de descendre chez nous.

Le six janvier, l'Épiphanie, le soir des Rois, la nuit des Feux de l'Adieu Noël... Depuis le six janvier 1914 on n'avait plus fait de feux ; l'an prochain, la guerre serait finie, mais le village serait bien trop endeuillé pour se rassembler comme

autrefois à danser tout le soir en chantant autour des feux de la grève. Depuis combien de siècles durait cette coutume ? Nous en avons été les derniers témoins, un soir de drame, voilà deux ans passés.

Un soir de drame, car c'était ce soir-là que notre ami Jean-François avait été ignominieusement chassé du village. Depuis ce soir-là il avait disparu et c'est à lui et aux péripéties de sa disparition que nous pensions au lieu de rentrer.

*
* *

Il avait donc disparu un soir d'Adieu Noël. L'Adieu Noël ! C'était un brusque réveil du village déjà engourdi par l'hiver. Les « baigneurs » partis, dès la mi-octobre, on entrait en sommeil. On s'occupait à tacheter de minium là où la rouille était menaçante les grilles des villas, à entourer de papier la fonte argentée des appuis de fenêtres ; et, bien avant les premières gelées, parfois méchantes, on mettait de la paille au pied des pompes. Venait le temps des harengs, les grands abats de bancs de harengs contre les filets haut-tendus sur des gaules fichées à même le sable ; au clair de lune, on allait cueillir ces scintillations palpitantes. Puis c'était Noël, la crèche de papier, les bougies bleues et roses dans les maisons où il y avait des enfants. Le soir, les veillées groupaient les jeunes filles par quatre à faire de la dentelle autour d'une table : au centre la lampe à huile de jadis qui ne servait plus que pour ça ; sur chaque métier, le globe de verre plein d'eau donnait aux fuseaux sa lumière. Tout cela sans bruit, sans éclat, sans voix, sans se déranger d'une sorte de torpeur à laquelle on paraissait heureux d'être soumis.

L'Adieu Noël venait bouleverser tout : deux ou trois heures de nuit à rire, à danser, à sauter, à tourner en rondes ; une fête où, pour une fois, le curé n'avait rien à voir, le seul jour de fête de l'année à n'être pas agrémenté d'interminables

offices à l'église qui, pour nous enfants de cœur, gâtaient tout.

On s'y préparait plusieurs jours à l'avance. Longtemps, on s'inquiétait comme d'une affaire d'état de qui ferait des feux. Il y avait d'assurés le feu de Toupnel qui tenait le bazar (car il ne manquait pas de vieux papiers d'emballage, vieilles caisses, fibres de bois, cartons ondulés, etc.) et celui de Bastienne l'entrepreneur qui sacrifiait un peu des copeaux de sa menuiserie. En plus de ceux-là il s'en improvisait toujours deux ou trois autres. On demandait aux matelots leurs vieux filets pourris : c'était à cause de la couleur qu'ils faisaient en brûlant. Quand on jetait dans le feu des loques anciennement passées au vert de gris ou cachoutées — la mer et ses sels mystérieux s'y étaient imprégnés — cela donnait, au cœur de la flamme orangée, des lances de violet, de vert, d'indigo et on battait des mains tant c'était beau. On voyait dans les rues, au fort du vent, des gens qui couraient l'un chez l'autre, portant des rouleaux de carton, de vieilles chiffes, des bottes de paille, fardeaux légers que le vent effiloçait. Des tourbillons de paille dansaient aux bouts des ruelles, toute cette agitation nous faisait crier.

Puis il fallait penser à confectionner les coulaines. Chaque feu devait avoir la sienne et c'était à qui ferait la plus haute. La coulaine c'était une colonne de paille, aussi longue que possible qu'on plantait dans le sable à quelque distance de chacun des feux de joie. A la fin de la soirée, quand ceux-ci étaient consumés, alors, par la base, on allumait la coulaine. La flamme, en un instant montait jusqu'à la cime. C'était la fin mais aussi l'apogée de la fête, le signal de la dernière ronde. Devant ce palmier rougeoyant, les chants cessaient et on criait interminablement « Adieu Noël, Adieu Noël ! » La répétition de cet adieu — on ne savait pas au juste à quoi — finissait par prendre quelque chose de tragique. Reproduit par les cinq ou six feux de la grève c'était, en même temps,

grandiose. Et les lueurs rougeoyantes des brasiers allumés par les autres villages de la côte dessinaient sur la ligne de l'Estuaire une grandiose courbe de feu...

Pour faire la coulaine, pour monter à la queue leu leu les bottes de paille dont elle était formée, on fixait les unes au bout des autres des gaules de coudrier qu'on allait couper dans la Tranchée Romaine.

C'est avec Jean-François que j'allais chaque année aux Tranchées Romaines pour couper les gaules de notre coulaine. Jean-François travaillait comme contremaître menuisier chez l'entrepreneur Bastienne. A l'heure dite, nous nous retrouvions à quelques-uns devant son atelier. On trouvait Jean-François à son établi. Il y avait autour de lui les morceaux des fenêtres, des portes, des marches d'escalier qu'il allait assembler et nous, on reniflait de toute la force de nos narines cette odeur de sapin qui nous plaisait. Contenant notre impatience, nous restions à le regarder faire. Il achevait posément son ouvrage. Nous admirions la précision de sa varlope. Enfin, il rabattait sur ses avant-bras — où courait un réseau bleuté de veines dont l'enflure nous effrayait — les manches de sa chemise à rayures grises ; il endossait sa veste, il pliait son grand mètre jaune, il le glissait dans la poche de son pantalon de velours côtelé. Nous allions trouver Monsieur Bastienne le patron. C'était tous les ans la même scène et toujours aussi embarrassant. Le patron nous regardait arriver à lui d'un air de ne pas savoir pourquoi nous venions. Jean-François touchait sa casquette du bout des doigts. « C'est pour les coulaines... C'est demain l'Adieu Noël. — Ah ben ! s'exclamait le patron, si vous croyez qu'on a du temps à perdre pour ça ! » Jean-François préférait ne rien répondre. Son silence était une sorte d'insistance respectueuse. Il restait à se balancer sur ses jambes en hochant la tête. Enfin le patron nous regardait, nous, le cercle des enfants autour de Jean-François. Cela décidait de tout. Il faut dire

que nous devions avoir une drôle de figure en le regardant : l'anxiété, l'envie, l'espoir nous chaviraient les traits ; et en même temps nous sentions si fort la toute-puissance de Bastienne que notre attitude, tout en respect, le touchait finalement. « Bon ! allez-y, disait-il, et que ce soit vite fait ! »

Quand nous avons tourné les talons, ils nous rappelait, quelle angoisse ! mais c'était pour nous dire « les plus longues pour not'feu, Jean-François ! »

Nous traversions tout le village par la grand'rue. Le large pas de Jean-François nous entraînait à plus de rapidité que n'en pouvaient développer nos jambes trop jeunes et parfois il fallait courir un peu pour rester à sa hauteur. Les gens nous regardaient passer : c'était un rideau qui s'entr'ouvrait laissant voir un visage de vieille à coiffe tuyautée, c'était le forgeron — il cessait un instant de battre le moignon de fer rougeoyant qu'il tournait sur son enclume — c'était un groupe de vieilles filles papotières, elles s'arrêtaient un moment de parler, elles tiraient leurs mains frileuses de leurs fichus pour nous faire un petit signe en mettant sur leurs visages desséchés par la méchanceté un sourire subit.

On disait : « Voilà Jean-François qui s'en va avec les gars quérir des gaules pour les coulaines de l'Adieu-Noël. »

Nous prenions sur notre gauche pour sortir du village. Passés l'église et le cimetière, on était dans la campagne, un plateau qui se relevait en s'éloignant de la mer. Il formait une grande surface unie découpée en petits rectangles rouges et verts par les labours et les herbages. Pas d'arbres, mais, au sud, rectiligne parallèlement à l'horizon, une sorte de buisson bas. On approchait : ce qui semblait un buisson, c'était la cime des arbres qui remplissaient une dévallation très creuse et très régulière, la Tranchée Romaine. Nous nous dispersions contre les escarpements à la recherche de la tige la plus haute et la plus droite. Tous ensemble et de tous côtés on appelait « Jean-François ! viens vite, en voilà une belle ! »

On secouait les branches, on riait de recevoir sur la figure les gouttes froides qui descendaient des arbres dépouillés. . .

On rentrait en chantant, avec sur l'épaule les gaules flexibles qui dansaient allégrement au rythme de notre marche. Nous étions rouges de la joie de la fête qui se préparait et de notre course à travers les terres froides en compagnie de Jean-François.

C'est donc à lui Jean-François que nous pensions tous deux, Paul et moi par ce soir de décembre si triste et si doux, devant la mer. Et nous nous demandions ce qu'il avait pu devenir depuis sa fuite, à l'Adieu Noël de 1914.

C'était notre ami. Nous l'aimions parce qu'il ne nous traitait pas comme des enfants, il s'amusait à nos jeux, il prenait part à nos imaginations au lieu de les tourner en dérision. Avait-il gardé au fond de lui-même une âme d'enfant comme la nôtre? Il n'avait pas pour nous ce regard ironique ou niaisement affectueux des grandes personnes. On pouvait parler devant lui comme nous parlions entre nous c'est-à-dire comme des hommes, on pouvait dire sans se faire moquer de soi des rêves d'avenir toujours trop grandioses. . . Il nous taillait au canif de fins bateaux dans des billes de bois perdu. Il nous racontait des histoires qui commençaient toujours par « Quand j'étais au service. . . » car il avait été soldat dans des pays lointains. Il disait devant nous des choses qu'on tait aux enfants ou qu'on se dit à voix basse loin d'eux et qui leur paraissent par conséquent épouvantables. Ces mots dans sa bouche devenaient si naturels, sortis ainsi sans honte, qu'on ne savait plus très bien où était le mal et qu'on pressentait vaguement que c'était seulement la dissimulation farouche dont on entourait ces choses qui les rendait honteuses. . . Nos parents n'aimaient pas nous voir avec lui. C'était un « horsain », un homme venu qui sait d'où? On se rappelait qu'il était passé sur la route juste le jour où le contremaître charpentier de Bastienne s'était tué en posant la grosse poutre

de l'Hôtel de la Terrasse qu'on agrandissait. Il avait offert ses services. Son baluchon de vagabond inspirait la méfiance ; mais il s'était montré si au courant de ce qu'il y avait à faire qu'on l'avait engagé. Et on avait été si content de lui qu'il était resté.

Il vivait dans une maison, isolée, une petite maison basse avec un jardin parfaitement tenu. Nous savions très bien pourquoi il n'était pas aimé : ces allées et venues, le soir, autour de sa maison qui étaient cause de tout, nous en avions surpris quelques-unes.

Quelquefois, en plein village, rien qu'à voir son allure nous savions que cette fille ou cette femme que nous rencontrions s'en allait chez lui. On la suivait sans se faire voir. Jean-François l'attendait à la barrière de son jardin. La femme baissait la tête en passant devant lui, semblait hésiter, il la prenait par le bras et la porte se refermait sur eux. Le scandale était complet car il y avait eu des disputes entre ces malheureuses, des rages de jalousie qui avaient tout révélé. On disait à Bastienne : « Vous avez arrêté le diable dans le village, laissez-le donc continuer sa route... » De plus, pas même au jour de Pâques où tout de même on voyait aux bancs du chœur les esprits forts du village, jamais Jean-François n'allait à la messe. On lui faisait bonne mine de chacun à chacun quand on le rencontrait car il était cordial, et pas fier. Mais au-dessous de cette abdication de chaque conscience sous l'effet du courant de sympathie qui émanait de sa personne, la conscience collective du pays le vomissait.

*
* * *

Ainsi, alors que la nuit était presque complètement venue, à coups de questions, nous étions en train de reconstituer, Paul et moi, les péripéties de cette nuit où notre ami avait fui pour toujours loin de nous.

Chez nous, il n'était question, ce soir-là, que de savoir si la petite Laudois allait venir aux feux. Et, sans doute on se posait la même question dans toutes les maisons du village autour des tables où on dînait. Pouvait-il y avoir une vraie fête sans la petite Laudois? Elle était l'oiseau conducteur du vol piaillant des jeunes filles du village. Elle dansait, elle chantait, elle riait avec tant de force communicative qu'il n'y avait pas moyen de ne pas se mettre à l'imiter quand on était près d'elle... L'année d'avant, elle était au feu des Toupnel et, à cause d'elle, on s'y était mieux amusé qu'aux autres. Et moi qui y étais aussi, j'avais bien remarqué — comme tout le monde — que Jean-François avait lâché le feu de son patron pour venir à celui-là parce que la petite Laudois y était. Elle le regardait souvent et dans sa gorge, il y avait comme un enrouement subit qui étranglait sa chanson. Je voyais dans leurs yeux des lueurs plus vives que celles du brasier qui flambait devant nous!

Quand le feu avait été sur le point de s'éteindre, — mais pourtant, il était encore vivace et haut-flambant, la petite Laudois avait, la première, sauté par dessus les brandons enflammés. Aussitôt après, derrière elle, Jean-François... Et, suivant l'usage, ils s'étaient embrassés. «Eh! eh! on sait bien ce que ça veut dire!» disaient les vieux — et parmi eux, la mère Laudois qui n'avait pas l'air content.

Puis, ici commençait le mystère. Dès la fin de l'été, on avait cessé de voir la petite Laudois. On la disait malade. Tout le monde pensait à elle, à l'église, aux offices solennels des jours de fêtes. Elle chantait si bien des morceaux suaves comme le curé les aimait. Mais la Toussaint, l'Adoration Perpétuelle et la Noël s'étaient passées sans elle. On voyait la maison où elles habitaient seules, elle et sa mère à mi-côte sur la falaise d'amont. Aux rares jours dorés par un beau soleil d'après-midi on les apercevait assises devant leur porte sous les dernières roses-trémières. Elles n'avaient pas l'air

de se parler. Si on montait pour les voir, elles rentraient vivement, leur chaise à la main. Si on frappait à la porte, la mère criait qu'elle ne voulait voir personne. On se disait : « La petite Laudois va mourir si sa mère ne la laisse pas se marier avec ce Jean-François de malheur. »

*
* * *

Ah ! dites-mé qui vous a donné
 Ah ! dites mé qui vous a donné
 C'te biau bouquet que vous avez
 C'te biau bouquet que vous avez !
 Mo-sieu c'est m'n'amant
 Quand je le vois j'ai le cœur ben aise
 Mo-sieu, c'est m'n'amant
 Quand je le vois j'ai le cœur content !

C'est ce qu'on chantait en faisant la ronde. Le feu flambait depuis plus d'une heure. Sa flamme lancée haut dans le ciel faisait une colonne mouvante entourée par la ronde. Mais la fureur du brasier couvrait parfois de son bruit les chants : des pétarades d'étincelles, des grondements, un appel d'air meuglant des jets brusques, sifflants. Nous autres gamins, il vivait dans notre imagination, ce feu sous la forme d'une bête, une bête agonisante qu'il fallait empêcher pourtant de mourir trop vite. C'est pourquoi nous quittions à chaque instant la ronde pour aller au tas de combustible, derrière le groupe des vieux qui ne dansaient pas. Nous y puisions à brassées les papiers et la paille. A chacun de ces plongeons dans l'obscurité, le froid de la nuit se plaquait brusquement sur nos visages surchauffés et l'odeur de la grève humide nous surprenait. Et nous revenions bien vite au brasier, heureux de sa chaleur, de son odeur d'âtre, de sa lumière,

heureux de voir se tordre la bête mourante et terrible dont nous chantions l'anéantissement.

On reprenait « Notre âne avait les quatr'pieds blancs » et « La mère marie sa fille à l'âge de quinze ans », « Derrière chez mon père, vole, vole, mon cœur vole... » Les mains dans les mains, on faisait des rondes que l'on renversait soudain, changeant de sens au refrain ou que l'on coupait en deux pour en faire une de chaque côté du feu au lieu d'une seule tout autour. Parfois les rondes se brisaient d'elles-mêmes : la bête secouait sa crinière rouge d'un sursaut qui voulait être meurtrier, toute la violence de ses dernières forces contre les danseurs pour leur cracher à la face ses fureurs en âcres rouleaux de fumée poudroyants d'étincelles. Les nuages bas dans le ciel étaient tout éclairés ; on levait la tête tous ensemble et on se sentait fiers de l'éclat de notre feu qui allait jusqu'à illuminer le ciel. La mer qui montait poussait devant elle des vagues brusquement éclairées comme un regard qui s'ouvre.

A l'écart, blafarde dans sa robe de paille, la coulerine qu'on allumerait tout à l'heure.

Dans le groupe des vieux serrés les uns contre les autres pour ne pas avoir froid, il y avait des têtes qui nous faisaient pouffer de rire tant était cocasse l'effet des lueurs du feu dansantes sur ces traits ravagés par l'âge, l'excès de travail ou l'excès de boisson. Ceux de la terre en haute casquette à trois ponts, en blouse bleue, appuyant leur torse branlant sur un gourdin, ceux de la mer avec leur bonnet à pompon ; puis les vieilles aux coiffes blanches finement empesées, bandeaux lissés sur le front, deux ou trois pauvresses en bonnet de coton. Teurtous, l'ivrogne, rouge à faire peur (nos images en couleurs pour cinquante bons points de catéchisme nous montraient le diable exactement rouge comme ça). La goutte qu'il avait au nez étincelait comme un diamant.

C'est en examinant ce groupe pour trouver à rire que

j'aperçus avec effroi, un peu en arrière, distincte seulement quand s'élevait du foyer une plus haute flamme, qui? la petite Laudois! Oh! c'était bien elle, accroupie ou à genoux sur la table, l'air égaré; elle avait comme une joie céleste dans ses yeux que le feu fixait... Je fis signe à Paul; il la vit. Il en resta saisi. Il fallait avertir Jean-François qui dansait dans notre ronde. Pourquoi l'avertir? On ne savait, mais on sentait qu'il fallait l'avertir. La présence de la petite Laudois était pour lui un danger. Pourquoi? Peu importe mais on avait, très net, le pressentiment que quelque chose de grave allait se passer. Comment faire pour prévenir Jean-François sans être vus? Quelquefois, il se retirait de la ronde pour allumer sa pipe, mais, pour le moment, il dansait.

Tout à coup, ce fut un cri « Ah! La p'tite Laudois! La p'tite Laudois! » Qui l'avait aperçue? je ne sais pas, vingt bouches poussèrent ce cri. Tout le monde se tourna vers l'endroit où elle était. Des jeunes filles y coururent. Elle se leva, elle voulut s'enfuir, elle tomba. Elle restait sans bouger tandis qu'on courait vers elle. Elle était affalée sans force sur le sable; les mains aux tempes, avec des yeux qui regardaient le feu et qui ne voyaient rien, agrandis par une terreur que rien ne semblait justifier et pleins de larmes. On la soulevait, on la prenait sous les bras et l'imploration de son regard, ah! je ne l'oublierai jamais! Elle fut traînée vers le feu, d'un seul élan. Celles qui la transportaient riaient du plaisir d'avoir retrouvé leur compagne perdue sans vouloir comprendre ce que disaient ses yeux. Quand la ruée qui l'avait portée s'arrêta, elle tomba. Elle tomba sur le dos et tout le monde comprit. En vain, elle essaya de se retourner pour cacher sa honte, c'était trop tard. Une stupeur silencieuse. Les chants avaient cessé mais on entendait ceux des autres feux. Le nôtre achevait de se consumer sans qu'on y prît garde. Jean-François était resté seul, debout de l'autre côté du brasier encore incandescent. Alors, tout le monde se

retourna vers lui. Ce fut une explosion de cris de rage, c'était à qui lui lancerait la plus grossière injure. Une vieille sourde n'avait rien compris, on lui expliquait tout en lui hurlant à l'oreille des mots ignobles. Et la vieille se mit à hurler, elle aussi en levant le poing vers Jean-François. Les hommes restaient les bras croisés mais le regardaient avec mépris. Parmi les femmes, celles qui étaient ses maîtresses criaient le plus fort. Parce que chacune d'elles se sentait furieuse de n'avoir pu se l'attacher à elle seule ou bien pour donner le change pour que leurs hommes témoins de cette furie n'eussent jamais l'idée de les soupçonner. Des autres feux on n'avait rien vu de ce qui se passait autour du nôtre. On devait prendre nos cris pour ceux de l'Adieu Noël et on se disait sans doute : « Tiens ! voilà les Toupnel qui vont mettre le feu à leur coulaine. »

Face au déferlement de la rage commune, Jean-François était resté les mains derrière le dos, scrutant le groupe qui hurlait. Il aurait pu parler, il en avait envie et c'est sans doute pour l'en empêcher qu'elles criaient comme des forcenées. De temps en temps, il abaissait ses yeux sur la petite Laudois qui paraissait évanouie et dont personne ne s'occupait. On sentait qu'il avait envie de s'avancer jusqu'à elle, de la prendre dans ses bras et de l'emporter au défi de tout le village. Mais il hocha la tête d'un air de dire « A quoi bon ? » Il se baissa sans hâte et prit au foyer un tison dont il se servit pour allumer sa pipe. On vit alors rougeoyer son visage, la touffe dorée de ses moustaches. Puis il lança le tison au milieu du feu. Il regarda un instant la flamme le consumer. Alors il tourna le dos et disparut dans l'obscurité.

Quelqu'un, un gamin, sans doute, sans qu'on le vît, mit le feu à la coulaine. La flamme par bonds agiles monta jusqu'au sommet. On fit taire les enfants qui commençaient à clamer l'« Adieu Noël » d'usage. A coups de taloches on calma leurs bondissements devant la colonne embrasée...

Le lendemain, dans la maison de Jean-François, sa propriétaire trouva des petits papiers disant à qui il laissait les légumes de son jardin. Plus rien, à lui, plus de hardes. Il était parti dans la nuit. Personne n'avait jamais su ce qu'il était devenu.

*
* *

L'obscurité, maintenant, était complète. Nous cherchions des yeux pour descendre le sentier de boue jaune qui descendait jusqu'au village.

Au départ de la côte, il y avait le poste de douaniers qu'on appelait le corps de garde en souvenir sans doute d'un établissement plus important qui devait se trouver là du temps des guerres avec les Anglais. Ce n'était qu'une tanière voûtée recouverte d'herbe où les douaniers trouvaient refuge pendant les bourrasques. Nous regardions en passant la bosse à peine distincte que faisait ce corps de garde sur le flanc du coteau. Ç'avait été pendant des années le centre des jeux dont l'âge venait de nous faire tout juste perdre le goût : fortin de nos petites guerres, prison des gendarmes, repaire des voleurs, vigie des pirates. On n'y entrait jamais sans émotion. De la paille humide en garnissait le fond et nous trouvions une odeur de bête dans l'air qu'on y respirait. Il était entendu que la Bête y venait dormir la nuit. Quelle bête ? Comment chacun de nous la voyait-il dans son imagination ? Nous ne lui avons jamais donné ni nom ni forme, elle n'en était que plus effrayante. Pas un de nous n'aurait osé rester seul dans ce terrier. Si la Bête allait surgir ! Quand nous y entrions, il y avait toujours un mauvais plaisant parmi nous pour profiter du silence de notre émotion et se mettre à crier d'une voix étranglée « La Bête ! la Bête ! » Et nous devenions pâles, saisis d'une frousse insensée.

Comme nous passions juste devant l'ouverture du poste,

Paul me prit par le bras et s'arrêta net : clairement perceptible en dépit de sa ténuité un bruit de respiration venait de l'intérieur. Un souffle régulier, un gonflement croissant, un apaisement lent, oui, c'était bien la respiration d'un être vivant. Paul ramassa un caillou. Je fis comme lui. Et maintenant, à petits pas, nous avançons vers le trou d'ombre, puis, brusquement touchés par l'étincelle foudroyante de la peur nous sursautons, nous reculons, nous dévalons vers le village dans une course de dératés : sur la paille il y avait la forme allongée d'un corps humain ! Un appel nous arrête soudain dans notre descente. « Eh là ! eh là ! » Un frisson nous court sur le dos : Jean-François ! C'est lui, c'est sa voix ! . . . C'est bien lui, réveillé par le bruit de notre galopade, qui est là maintenant debout devant nous. Car, au son de sa voix, nous avons remonté la côte plus vivement peut-être que nous n'avions fui !

*
* * *

Comment allions-nous faire pour garder notre secret ? J'étais tellement ému de la rencontre que je me disais qu'on allait bien se douter de quelque chose rien qu'en me regardant. Car il nous avait bien recommandé de ne rien dire. Il nous avait expliqué que la nuit l'avait gagné de justesse et que, voulant reparaître parmi nous au grand jour, et pour ne pas qu'on dise qu'il avait l'air de se cacher, il avait préféré attendre au lendemain pour rentrer au village. Il avait donc quitté la route pour monter au corps de garde où il s'était endormi peu de temps avant notre passage.

« J'avais peur de ne plus la trouver cette vieille tanière, nous avait-il dit. Je me disais qu'on n'avait pas dû l'entretenir depuis la guerre et que les étais avaient dû pourrir et s'effondrer sous leur charge de mottes. J'ai été bien content de la voir encore debout . . . »

Nous le regardions pendant qu'il parlait. Son bonnet de police modifiait la forme générale de sa figure mais quand il alluma sa pipe nous vîmes qu'il n'avait guère changé, il avait la même moustache dorée et dans son regard cette vivace lueur de gaieté si communicative.

« Allez ! rentrez chez vous et ne dites rien ! » Et comme nous jetions un regard vers son obscur abri : « Oh ! j'en ai connu de bien pires que ça ! Et de moins tranquilles, vous savez ! »

*
* *

Le lendemain, de bonne heure, nous étions à l'attendre sur la place du marché, combien anxieux ! nos yeux fixés sur la descente du sentier de la falaise et sur sa retombée au bout de la grand'rue qui, traversant tout le village, venait aboutir à cette petite halle où nous nous abritions. Les marchands ouvraient leurs éventaires autour du vieil abri de tuiles mous-sues porté par quatre piliers de pierre, noirs et rongés du côté d'où venait le vent, lisses et dorés sur leur face au soleil. La journée allait être radieuse et c'était bon signe pour ce qui allait se passer. Le soleil d'hiver porte malgré soi à la bonne humeur. Les vieux matelots étaient là, pipe en bouche ou tabatière à la main, assis sur un banc que personne ne leur disputait. Les femmes arrivaient avec leur filet à provisions. Les pêcheurs lavaient leurs rets à la fontaine et les accrochaient en chantant, le long des murs à de gros clous ; ils en retiraient des bribes d'algues vertes et rouges qui jonchaient le sol, mêlant leur odeur à celle des légumes lourds de terre. Des mouches s'assemblaient sur les cadavres des crabes écrasés, un juron pour chacune de ces sales bêtes au moment où sa carapace éclatait sous le lourd talon des sabots.

« Ce vent d'aval, disaient-ils tout en travaillant, ça pourrait bien changer le temps et nous faire voir d'ici demain la couleur de l'hiver. S'il ne calme pas c'te r'levée, c'est fini du temps

doux, gare la gelée. » Le sentier de la falaise brillait au soleil entre les pentes vertes où ses sinuosités se perdaient. Il était maintenant huit heures passées et rien ne venait.

Enfin, sous la tache d'ombre du corps de garde, parut un point sombre bien vite grandissant.

« C'est lui, c'est bien lui ! » Paul me souffla ces mots entre ses dents et je vis qu'il était encore plus ému que moi...

Maintenant qu'il avait quitté le sentier et qu'il était dans la rue, on le voyait à plein. On aurait dû le reconnaître à son allure large, au droit port de sa tête, à la carrure de ses épaules que sa démarche ne faisait pas fléchir. Mais personne ne pouvait penser à Jean-François !

On disait : « Tiens ! voilà un soldat qui descend la côte ! C'en est un qui s'en vient en permission. »

Tout le monde, pour le regarder venir et pour échanger des suppositions, se réunit en un groupe serré. Cela nous faisait penser à cet autre groupe qui s'était formé jadis pour l'insulter et pour le rejeter du village. Nous en eûmes le cœur étreint d'appréhension.

« Ce n'est pas le mien », disait une femme...

« Si c'était papa ! » disait une fillette déjà battant des mains...

« C'est peut-être le garçon à la Grand Louise », dit une voix un peu tremblante — et on s'entre-regarda pour s'assurer que la Grand Louise n'était pas dans le groupe. « On dit qu'il y a des disparus qui reviennent comme ça sans rien dire... »

Il était tout près qu'on ne le reconnaissait pas encore, Jean-François, tant on était loin de penser à lui. On voyait une rangée de médailles briller sur sa poitrine ; à ses manches des galons de sergent.

Comme il passait devant les premières maisons de la rue, une femme qui sortait de sa porte eut un geste de surprise et rentra précipitamment chez elle. Cela rendit aiguë la curiosité de tous. Subitement, avec ce ton de voix tout spécial

qu'on prend pour rappeler un souvenir très ancien, quelqu'un dit : « Ah ! on dirait le Jean-François de chez Bastienne ! » On sentit un flottement sur la décision à prendre dans l'âme de tout le groupe. Il était maintenant trop près pour le laisser venir à soi sans paraître avoir remarqué sa venue et, pour ainsi l'obliger à parler le premier, pour voir de quel ton il vous parlerait et pour avoir le temps de calculer comment faire à lui répondre. Mais la curiosité les avait tous unis, face à lui, collés les uns aux autres, les obligeant, ils le sentaient confusément, à avoir une réaction commune.

La grande Colombe sauva tout. C'était une femme sans âge, rigide et maigre encore fidèle à la coiffe tuyautée et aux bandeaux plats. Une femme d'autorité, de sûr conseil et nette dans ses décisions : ça se sentait rien qu'à voir sa bouche aux lèvres effacées, son menton pointu et, sous des paupières exagérément plissées un œil gris-acier. Elle n'était pas parmi nous, dans notre petite foule. Elle venait de la mer et elle déboucha sur la place au juste moment où sans qu'elle l'ait vu d'avance, Jean-François y arrivait. Je me demandais si elle n'allait pas le toiser de haut, le dédaigner de ses lèvres pincées et donner ainsi à tous les autres le commandement de se détourner de lui. Je me mordais les poings de rage et Paul me lança un regard désespéré.

Mais non ! La grande Colombe s'arrêta subitement et croisa ses mains aux coins de son fichu, au-dessus de la boucle de sa ceinture. Un peu indécis mais sans réfléchir, l'œil fier, Jean François s'arrêta aussi. Il y eut un silence. « Ah ! te v'là revenu cheux nous, mon fi ! disait Colombe. Ah mais ! t'as dû être ben courageux pour avé tout ça ! » Et elle montrait du doigt des médailles de Jean-François. On vit sa poitrine qui se gonflait. Il se tourna vers nous et son regard était humide. Il serra toutes les mains tendues disant aux enfants : « Boujou mon gros », comme autrefois. Je ne sais pas ce que nous avons tous à être tant émus. A le voir ainsi, solide,

massif, tout bardé qu'il était par les courroies de ses musettes et de son masque à gaz, les jambes épaissies par ses molletières, et sur sa poitrine la preuve de sa valeur, oui, en voyant tout cela à un moment où la guerre traînait, où les désillusions l'emportaient sur les raisons d'espérer, eh bien ! nous sentîmes, je crois bien, qu'avec des gens comme lui nous étions sûrs d'être vainqueurs.

Il se dégagea de ceux qui l'entouraient. « Vous savez bien où il faut que j'aille, dit-il... »

Il prit la ruelle qui montait en raidillon vers la maison de la petite Laudois. Quand il fut presque arrivé, sur la façade blanche une porte s'ouvrit. Une femme parut, un enfant s'accrochait à son tablier.

Le femme qui regardait le ciel abaissa soudain les yeux vers le débouché de la ruelle. Elle sursauta comme on fait quand on reçoit un coup qu'on n'avait pas vu venir. Elle mit la main sur son cœur...

Et elle ouvrit les bras.

Étienne MERIEL.

LA QUESTION GRÉCO-BULGARE.

Le conflit qui nous affronte avec nos voisins du Nord-Est, dont j'aurai à exposer la nature et le développement, offre un intérêt régional, national grec, mais sa solution, et tout conflit réclame sa solution objective, intéresse non seulement la Grèce et sa sécurité, mais la sécurité des Balkans et aussi celle du Proche-Orient.

J'exposerai donc les éléments du conflit entre Grecs et Bulgares et la solution que ce conflit comporte si l'on veut stabiliser la situation dans les Balkans, et en éclaircir l'atmosphère dans la mesure du possible, et avec le temps. On verra, au cours de cet exposé, que le débat s'élargira, en effet, au delà des limites d'un conflit qui met en présence Grecs et Bulgares, deux peuples balkaniques, et qu'il est de telle nature qu'il doit être résolu au nom de l'intérêt général.

A ce titre mon exposé retiendra davantage, je l'espère, l'attention. Et si l'on est soucieux de voir la paix de demain stabilisée, il faut chercher les éléments de cette paix dans les causes du conflit, dont l'une des principales est la mentalité et aussi la façon d'agir des adversaires en présence, qui contribueront à consolider la paix ou à la troubler une fois encore selon que le choix se portera sur les Grecs ou sur les Bulgares en établissant les conditions de la paix de demain. Je suis certain qu'entre les Bulgares et nous, c'est nous qui serons choisis, car j'aurais pu donner en sous-titre à cet exposé « les Prussiens des Balkans », en désignant par là les Bulgares, dont la mentalité comme celle des Prussiens de Berlin est particulièrement inquiétante et dont il faudra tenir

compte au premier chef dans les solutions à donner à tous les conflits balkaniques et par conséquent au conflit gréco-bulgare.

Je ne prendrai pas ce conflit à ses origines, et dans son développement historique : ce serait refaire l'histoire de plusieurs siècles ; mais ce conflit tel qu'il se situe dans le cadre du passé le plus proche. Je le réduirai à l'exposé des questions principales qui ont été soulevées entre les deux nations, au cours de ces dernières années, du problème tel qu'il se présentait avant l'agression bulgare de 1941 et tel qu'il se pose aujourd'hui.

J'ai donc à exposer un triple conflit :

1° Un problème des *minorités* et d'échange de populations, qui avait été résolu et sur lequel on s'efforce de revenir ;

2° Un problème *politique* : ce que les stipulations des Traités de 1920 et de 1923 ont arrêté en ce qui concerne les communications de la Bulgarie avec la mer Égée, et ce qu'elles ont négligé de faire en ce qui concerne la sécurité de la Grèce ;

3° Un conflit de *mentalité* : les conceptions et les procédés de ces Prussiens des Balkans, en opposition avec la mentalité grecque.

1. — *Problème des Minorités.*

Qu'était le problème des minorités entre la Grèce et la Bulgarie, comme l'est du reste tout problème de minorités ? C'étaient les conditions d'existence faites aux populations grecques vivant en Bulgarie, et aux populations bulgares vivant en Grèce. Ç'aurait dû être aussi la recherche de bonne foi de solutions susceptibles d'assurer une existence normale à des populations vivant sous une souveraineté étrangère. Et si, par suite de conditions et de circonstances données, ces populations ne peuvent pas vivre normalement sous cette

souveraineté, il convient de prendre les mesures qui s'imposent, c'est-à-dire organiser l'émigration pacifique de ces populations (1).

Ce problème n'a pas toujours été envisagé de la même façon par Grecs et Bulgares ; ceux-ci sous le couvert de protéger leurs minorités à l'étranger cherchèrent, tout en réduisant les minorités allogènes sur leur propre territoire, à créer chez les autres un terrain propice soit pour réclamer l'annexion immédiate de certains territoires convoités, soit pour réaliser cette annexion en deux temps : par le noyautage de ces territoires, en obtenant qu'ils fussent placés d'abord sous la faible autorité d'une autonomie, ce qui permettrait ensuite un coup de main pour créer le fait accompli. Ce n'est pas sans raison que je prendrai ce conflit, qui dure depuis 70 années, à son origine, car il nous montrera que la politique de violence dont souffre aujourd'hui mon pays sous l'occupation bulgare est le fait d'une mentalité spéciale qui a ses racines profondes dans le passé. Les épisodes que je relaterai un peu longuement prouvent que nous ne nous trouvons pas devant des faits nouveaux et isolés, devant une leçon apprise seulement à l'école nazie, mais devant une tradition qui s'est maintenue dans le cœur des Bulgares qui torturent aujourd'hui mon pays comme ils torturaient, il y a une quarantaine d'années, les populations macédoniennes qui leur résistaient, irréductibles dans la défense de leur droit national.

(1) C'est la solution que, vainqueurs des Turcs en 1913 et des Bulgares en 1920, nous avons offerte aux uns et aux autres ; la solution qui a été généralisée entre Turcs et nous à Lausanne après notre défaite d'Asie-Mineure ; c'est la solution que préconise en dernière analyse M. Bénès dans sa brochure *Small and great Nations* en ce qui concerne les minorités allemandes et hongroises de Tchécoslovaquie. M. Bénès, par ailleurs, fait remarquer (p. 17) qu'on peut accorder aux minorités l'égalité de droits mais non des « privilèges » et que la protection internationale des minorités a échoué, car elle désagrège les États.

*
* *

Le conflit s'est élevé d'abord en Bulgarie même où vivait une minorité grecque de près de 400.000 âmes. Il s'est poursuivi en Macédoine et en Thrace encore sous la domination ottomane et où se trouvaient Grecs, Serbes, Bulgares et Turcs. Il a été soulevé en Bulgarie par les pogroms contre les Grecs en 1906 : 80.000 Grecs furent alors chassés de Bulgarie. Il a été soulevé surtout en Macédoine par suite de l'action des Comités révolutionnaires bulgares entre 1902 et 1908. Il a été réveillé aujourd'hui par l'occupation bulgare de territoire grecs.

Lorsque le traité de Berlin en 1878 eut constitué la Principauté bulgare et la Province autonome de Roumélie orientale, près de 400.000 Grecs passèrent ainsi sous la domination bulgare, ainsi que 600.000 Musulmans.

La Minorité grecque était surtout considérable en Roumélie orientale : c'est pourquoi on jugea nécessaire de ne pas l'annexer à la Principauté bulgare, et de lui donner pour Gouverneur un Grec de Constantinople, Vogorides.

Par un coup de main en 1884, la Bulgarie annexa la Roumélie orientale, et ainsi toute la minorité grecque passa sous l'autorité directe de Sofia.

A cette époque, avant comme après 1884, le Royaume de Grèce constitué en 1832 ne renfermait aucun élément bulgare. Ainsi dans les deux pays la situation n'était pas identique. Mais entre la Grèce, la Bulgarie et la Serbie, se trouvaient, sur territoire ottoman, la Macédoine et la Thrace avec des populations grecques, serbes, bulgares et turques, où la situation était la même : des populations relevant ethniquement de chacun de ces États.

Il était inévitable que les trois voisins de la Macédoine, Grecs, Serbes et Bulgares, exerçant une force d'attraction con-

sidérable sur les populations homogènes, fissent parmi celles-ci une propagande qui durant une vingtaine d'années fut pacifique. Brusquement les deux provinces devinrent le champ clos de luttes sanglantes. La Grèce, cherchant à libérer la Crète avait été battue par les Turcs en 1897, et les Bulgares, profitant de cet affaiblissement de leur principal adversaire, estimèrent pouvoir recommencer le coup de main qui leur avait réussi en Roumélie orientale et annexer la Macédoine et la Thrace, pour y exécuter ensuite un travail de bulgarisation par pression administrative ou par des violences ainsi qu'ils l'avaient fait en Roumélie orientale en 1884, et devaient le parfaire en 1906. Des Comités révolutionnaires se constituèrent avec l'aide du Gouvernement de Sofia, qui, s'infiltrant en territoire ottoman dans les Provinces contestées, se crurent assez forts en 1902 pour tenter l'aventure.

La première année, ils pensèrent réussir car leurs adversaires, qui n'étaient pas préparés à la lutte à main armée, furent pris au dépourvu. Les Bulgares, d'autre part, pour créer l'atmosphère favorable à leurs desseins, proclamèrent au début qu'il ne s'agissait que de l'Indépendance pour tous, de donner la terre aux paysans, les libertés syndicales aux masses ouvrières des grands centres de tabac, où les ouvriers étaient en grande majorité grecs et juifs. Par ailleurs, les autorités ottomanes cherchant à maintenir l'ordre par la force, Sofia cria au massacre, et les quatre grandes Puissances intervinrent avec leur gendarmerie, ce qui affaiblit encore l'autorité centrale, et favorisa l'intensité de la lutte.

*
* * *

Car la bataille des Nationalités avait commencé et les Comités durent bientôt déchanter car chacun voulait l'Indépendance nationale mais la sienne, et personne n'entendait

échanger la domination ottomane contre la domination bulgare. Les Bulgares imposèrent cependant leurs procédés : Grecs et Serbes formèrent aussi des Comités pour la défense de leurs populations, et durent à leur tour employer contre la violence des Comitadjis une façon de faire que la tactique de leurs adversaires leur imposait ; on ne pouvait opposer le maître d'école au brigand, qui venait vous égorger.

De 1903 à 1909, une lutte sanglante désola donc le pays, lutte atroce, qui rappelle avant la lettre les massacres de cette guerre — où l'on reconnaît déjà ces procédés de cruauté froidement voulue, — raffinée et sans scrupule, qui relient les Comités révolutionnaires bulgares de 1903 aux Quislings et aux tortionnaires bulgares de cette guerre en Grèce. Dans cette bataille des nationalités, Grecs et Serbes, respectueux de leurs droits réciproques, se donnèrent la main contre les violences des Comitadjis. La lutte se termina à la confusion des Bulgares qui finirent par concentrer leur action dans les régions macédoniennes voisines de la Bulgarie.

Cependant pour réagir et faire pression sur l'Hellénisme tout entier, les Bulgares essayèrent d'une diversion en Bulgarie même aux dépens des Grecs qui y étaient établis. En 1906, leurs autorités s'en prirent aux centaines de mille Grecs qui vivaient sur le territoire de la Principauté : elles organisèrent des pogroms pour chasser les Grecs par la force, ou les assimiler par la violence : 80.000 Grecs durent quitter le pays, leurs biens furent confisqués en pleine paix ; la plupart se réfugièrent en Grèce. C'est le premier flot de réfugiés qui se trouva à notre charge.

Je me suis étendu sur ces événements parce qu'ils donnent ici encore une preuve de cet esprit de dissimulation et de violence des futurs alliés des Nazis.

L'arrivée au pouvoir des Jeunes Turcs apaisa momentanément les conflits entre nationalités et la question minoritaire sembla prendre fin avec les guerres balkaniques de

1912-1913, le traité de Neuilly entre la Grèce et la Bulgarie en 1920 et les conventions spéciales signées postérieurement.

La question a été réglée de deux façons :

- 1° Par la violence, ou par suite des faits de guerre ;
- 2° Par Convention.

1° *Par la violence.* — J'ai déjà dit que 80.000 Grecs environ furent chassés de Bulgarie en 1906 en pleine paix.

Lorsque l'armée bulgare, vaincue dans la seconde guerre balkanique, évacua la Macédoine, des populations bulgares, qui peuvent s'élever à 120.000 âmes, suivirent l'armée dans sa retraite en Bulgarie.

D'autre part, 50.000 Grecs environ, des districts anciennement ottomans cédés à la Bulgarie, se retirèrent en Grèce. Ajoutés aux 80.000 de 1906, cela fait 130.000 Grecs environ.

Donc par suite des faits de guerre ou de violence, il y eut un premier échange de populations entre la Grèce et la Bulgarie à peu près à égalité : 120.000 Bulgares contre 130.000 Grecs.

2° *Second échange par Convention.* — Le traité de Neuilly prévoyait un échange volontaire des populations grecques et bulgares et des biens immobiliers avec indemnités.

En vertu des dispositions d'une convention spéciale 120.000 Bulgares environ quittèrent le territoire grec, et 70.000 Grecs le territoire bulgare. Au total, en additionnant les chiffres des deux migrations, nous avons 210.000 Grecs et 240.000 Bulgares qui allaient vivre désormais sous la Loi nationale après avoir émigré.

Le problème minoritaire était réglé, en fait et en droit, car il ne restait plus qu'une vingtaine de mille Grecs dispersés en Bulgarie et 75.000 à 80.000 Bulgares, les statistiques sont concordantes, — qui vivent dispersés en Grèce septentrionale au milieu d'une population d'un million d'âmes presque entièrement grecque depuis que les alliés des Bulgares,

les Nazis, ont exterminé au cours de cette guerre la malheureuse population juive de Salonique.

Le problème était donc bien résolu, il ne semblait pas qu'une question de minorité pût troubler désormais sérieusement les relations gréco-bulgares.

*
* *

Et cependant au cours de cette guerre, les Bulgares ont posé à nouveau la question minoritaire par la violence et par la ruse dans le but de légitimer des annexions territoriales.

Par la violence. — Sous le couvert de l'invasion allemande en Grèce, les Bulgares ont forcé 390.000 Grecs à quitter leurs foyers, après en avoir massacré plus de 30.000. Ils ont fait rentrer en Macédoine et en Thrace à la place des Grecs chassés et décimés les Bulgares librement échangés. Ces mesures seront sans effet à la paix, comme les déportations des populations yougoslaves, tchèques, polonaises ou françaises, mais il n'en demeure pas moins que par ces mesures, massacres, déportations, émigrations, colonisation massive, la Bulgarie, poursuivant ses rêves annexionistes, revient sur un problème résolu par des accords passés entre la Grèce et la Bulgarie, à l'avantage comme à la charge de l'une comme de l'autre.

Je ne devrais pas m'étendre ici sur cette politique de haine, qu'ont poursuivie à cette occasion les autorités d'occupation bulgare en Grèce, sur les cruautés d'un raffinement inouï dont elles ont fait preuve. Aujourd'hui tous les peuples sous la domination allemande et de ses satellites subissent ces sévices, ces humiliations, ces coupes sanglantes, ces atteintes à leur dignité, à leur fortune, à leur vie. Nous avons tous nos martyrs de la défaite, nous aurons nos accusateurs publics de la même cause, au jour du jugement des coupables.

Mais passer sous silence à l'heure actuelle ces horreurs,

c'est oublier de rendre hommage aux morts. Ils ont droit à notre souvenir constant, qui conduira nos revendications. Il est certain que les Peuples occupés auront sur les questions de réparations morales une même mentalité, qu'ils seront solidaires entre eux pour exiger les mêmes réparations, et des réparations totales. L'âme européenne sera formée demain sur la commune douleur des peuples opprimés. Au Congrès de la Paix nous aurons les mêmes solutions de problèmes identiques à réclamer. Alors il ne faudra pas l'oublier : la solidarité de nos morts devra nous unir.

Par la ruse. — Mais j'en reviens à mon exposé : Les Bulgares ne se sont pas contentés de déporter et de massacrer, pour bulgariser les territoires qu'ils veulent acquérir, mais se rendant compte que peut-être leur domination actuelle sur les terres grecques ne sera pas définitive, et que l'Allié de 1944 pourrait être battu comme en 1918, ils joignent la ruse à la violence et préparent une position de repli, l'autonomie des provinces qu'ils convoitent ; créer un État nouveau, une Macédoine avec des provinces grecques et yougoslaves, ce qui revient à dire, de détacher au profit de 80.000 Bulgares qui ont librement choisi de demeurer en Grèce, 900.000 Grecs de la mère patrie pour recréer le champ clos macédonien où la violence s'exercera librement sous la menace du couteau des comités bulgares demeurés en action, comme elle s'exerça de 1902 à 1909 sous la faible administration ottomane. C'est une pure aberration. Je ne m'y serais pas arrêté si je n'avais à vous mettre en garde contre les experts balkaniques, déjà à l'œuvre et prêts à rendre des sentences en s'appuyant sur des données arbitraires. Les experts ! Trop souvent approchant pour la première fois le problème qu'ils se sont donné le devoir de traiter, ils le créent de toutes pièces, ou approchés par des intéressés habiles, ils finissent par prendre des apparences pour des réalités. Je prévois que quelque jour, on nous annoncera

doctement que les Auvergnats réclament leur autonomie avec Clermont-Ferrand pour capitale parce qu'ils parlent un patois particulier. Ou qu'il est nécessaire que le pays de Galles et la Bretagne s'unissent dans un État indépendant de l'Angleterre et de la France parce que leurs habitants ont une origine celtique. C'est avec l'arbitraire de pareilles méthodes, et la puérité de pareilles affirmations, qu'on peut mettre en jeu la sécurité des Peuples, et le Droit des Gens, troubler encore des populations qui vivent déjà difficilement dans de dures réalités, insulter aux morts, qui par leur sacrifice ont assuré l'intégrité du territoire national, et à l'histoire, qui forme l'âme des Nations.

Mais pour conclure avec quelque sérieux, on a pu se convaincre de quel côté était la violence dans ce premier conflit qui divise la Grèce et la Bulgarie et combien tenace est la Bulgarie que rien ne rebute. Et aussi comment une question minoritaire peut servir de prétexte à massacres et à conquêtes alors qu'au contraire elle peut se résoudre pacifiquement par des conventions en respectant non seulement les consciences et les biens individuels, mais aussi l'intérêt de l'État ; notre conflit peut servir à l'étude et à la solution de problèmes de même nature, ailleurs, en Europe.

2. — *Différends d'ordre politique.*

Au lendemain du traité de Neuilly de 1920 une réclamation des Bulgares demeurait pendante : les Bulgares réclamaient un débouché commercial sur la mer Égée.

D'autre part après l'agression bulgare en 1941, les massacres des Grecs, les déportations, nous réclavons nous les clés de notre maison : c'est une nécessité pour assurer la sécurité de notre territoire.

1° *Débouché commercial.* — Si vous examinez une carte des

Balkans, vous constaterez que la Bulgarie a pour ses provinces orientales un large débouché sur la mer Noire, avec ses ports de Varna et de Bourgas ; également que la Bulgarie, pour ses provinces occidentales, — comme du reste la Yougoslavie du Sud — n'a de débouché pratique que Salonique : Salonique joue dans les Balkans le rôle d'Anvers et de Rotterdam ailleurs.

Vous constaterez également : qu'entre Salonique et les Détroits, — la chaîne montagneuse du Rhodope, — qui forme la frontière gréco-bulgare, — interdit toute communication entre la Bulgarie centrale et la côte. Aucun port de la côte ne saurait pratiquement desservir la Bulgarie centrale. Celle-ci doit communiquer avec le dehors soit par l'Est, soit par l'Ouest. Sur cette côte il n'y a *jamais* eu de port de transit. Le seul port est Cavalla, qui ne peut desservir que la province même de Cavalla. Réclamer Cavalla c'est poursuivre autre chose, l'annexion de son hinterland macédonien. Aussi, pendant les guerres balkaniques, les Bulgares réclamèrent d'abord Cavalla, ensuite l'hinterland de Cavalla, — c'est-à-dire la Macédoine orientale grecque, pour que ce port leur fût de quelque utilité. En réalité ils ne voulaient pas du port, mais de l'hinterland.

Les traités de paix nous demandèrent cependant d'assurer aux Bulgares des facilités commerciales sur la mer Egée. Nous offrîmes une zone franche très vaste dans la région de Dé-déagatch, sur la frontière gréco-turque, avec des communications ferroviaires internationalisées. Nos obligations s'arrêtaient là. Cependant nous avons offert à Sofia, en plus de nos obligations, des facilités de transit dans le port même de Salonique ; seule solution pratique si les Bulgares cherchaient réellement et uniquement des facilités de transit, solution que les Yougoslaves ont acceptée.

Les Bulgares refusaient définitivement ces offres en 1925 ; notez cette date. Ils exigeaient un port sur l'Égée, aménagé

à *nos* frais ; ils voulaient un couloir pour communiquer avec le port, sans que cela fût aucunement spécifié dans les traités, et un couloir élargi qui se transformait purement et simplement en une annexion d'un ou deux départements grecs.

Je me figure fort bien le bon Allemand, occupant Anvers et Rotterdam et déclarant ensuite qu'il annexait tout naturellement la Belgique et la Hollande. Mais je sais aussi que le bon Suisse qui n'a pas de port, ne réclame pas Marseille avec la vallée du Rhône, ni Gênes avec le Piémont. Il s'est contenté de passer des conventions de transit, et vaque tranquillement à ses affaires. Le Bulgare préfère la méthode du bon Allemand.

Il apparaissait clairement que l'accès économique camouflait des plans de conquête. Le refus des Bulgares d'aboutir avait pour but de laisser la question pendante, pour des temps meilleurs : l'agression allemande contre la Grèce en 1941 fut l'occasion cherchée. Les Bulgares du reste étaient entrés, précisément à cette date de 1925 que je citais plus haut, en rapports plus étroits avec Berlin.

Par ailleurs — pratiquement — la non-solution du problème ne gênait pas autrement la vie économique du pays qui était assurée, — comme elle l'a toujours été — par ses ports de la mer Noire, par l'usage normal de Salonique et par ses communications ferroviaires avec la Yougoslavie. La Bulgarie pouvait attendre des jours meilleurs sans que son économie eût à en souffrir.

Mais nous, — après le rejet de nos offres par les Bulgares, — nous devons nous considérer comme déliés de l'obligation de faire des offres nouvelles. C'est du moins ce que nous manda Londres, mis au courant de l'échec des pourparlers.

Ma conclusion est celle-ci : après la guerre, la Bulgarie ne saurait réclamer aucune cession territoriale pour établir ses communications avec la mer Égée ; les ports grecs de l'Égée resteront ouverts à leur commerce. Ils n'auront qu'à

suivre l'exemple du bon Suisse, nous sommes prêts à signer toute convention de transit.

2° Et maintenant voyons la seconde question : le problème de notre sécurité, que les traités de 1920, n'ont pas assurée. Les passes menant à la Macédonie centrale et sur Salonique sont entre les mains des Bulgares.

Après l'agression dont nous avons été victimes, nous réclamons les clés de notre maison ; ce n'est pas une annexion considérable de territoires que nous demandons, mais une rectification stratégique de notre frontière.

Pour ma part, je demande que la Bulgarie rentre dans ses frontières d'avant 1912 ; c'est-à-dire d'avant les guerres balkaniques. Ces frontières furent tracées en 1877 avec le souci d'empêcher un conflit facile entre la principauté de Bulgarie et l'Empire ottoman dont on venait de détacher la Bulgarie.

Et du reste il peut paraître pour le moins étrange que la Bulgarie, vaincue pourtant deux fois en 1913 et en 1918, bien qu'ayant commis deux fois une félonie, soit sortie de ces deux guerres avec des conquêtes et, vis-à-vis de la Grèce avec des frontières stratégiques qui lui ont permis de nous attaquer en 1915 et de livrer passage aux Allemands en 1941. Nous avons droit à la sécurité territoriale et nul arrangement, — désarmement surveillé ou autre, — ne peut nous donner cette sécurité. Nous savons ce que cela a donné après l'autre guerre : une Bulgarie armée jusqu'aux dents et vindicative.

*
* * *

Mais ce problème de sécurité grecque est aussi un problème de sécurité internationale par suite de l'importance stratégique de Salonique pour tout l'Orient, que la position géographique dominante de la Bulgarie accroît encore, et que l'instabilité de sa diplomatie menace constamment.

Salonique est la clé des Balkans et de l'Égée.

Je vous rappelle le rôle joué par Salonique au cours de la dernière guerre. Je vous rappelle également que le général Weygand demandait à la fin de 1939 que le dispositif commun de défense alliée fût établi et organisé d'urgence à Salonique.

Si vous considérez par ailleurs que la Bulgarie est le passage entre l'Europe Centrale et l'Anatolie, qu'elle commande par Kresna, le cœur des Balkans, Salonique et par le Rhodope, l'Égée ; par Varna et Bourgas qu'elle débouche sur la mer Noire ; et que cette formidable place d'armes fut toujours à la disposition de Vienne ; pendant l'autre guerre, à la disposition de Vienne et de Berlin, pour armer la Turquie contre les Alliés, que durant cette guerre elle est à la disposition de Berlin, pour permettre l'attaque allemande contre la Grèce et la Yougoslavie, pour intimider la Turquie ; pour faciliter l'usage de la mer Noire aux Nazis. Peut-on ne pas prendre des mesures de sécurité nécessaires en faveur de la Grèce, mais aussi dans l'intérêt de l'Europe ? Peut-on laisser cette position clé à la seule garde de la bonne foi et de la stabilité bulgare — à la garde de sa constance, — car c'est là qu'on en arrive en dernière analyse ? Or les Bulgares, depuis 70 ans n'ont eu de constant que la trahison. Ils sont, je le répète, les Prussiens des Balkans : même esprit de conquête et de mensonge dans la question minoritaire, même esprit de conquête et de mensonge dans l'accès économique sur la mer Égée, même esprit de conquête et de mensonge lorsqu'ils sont les gardiens des passes stratégiques.

3. — *Les Prussiens des Balkans.*

Les Bulgares eux-mêmes et de tout temps, depuis la fondation de la Principauté, depuis 1884 surtout, après avoir annexé la Roumélie orientale, se plaisaient à se dénommer

ainsi ; et le mot fit fortune. Il fut répété à l'envi par ceux qui avant 1914, à Londres et ailleurs, se trouvaient sous le charme de cet Empire allemand fondé par la Prusse de Bismarck, qui, par analogie, admiratifs de cette unité allemande où ils ne voyaient que la victoire d'un grand Principe, reportaient leur admiration sur la Bulgarie de Ferdinand de Cobourg, et voulaient croire que la Bulgarie mettrait l'ordre dans les Balkans, en y faisant régner la Paix et l'unité bulgare, à l'image de la Paix et de l'Unité prussienne.

Jamais nom ne fut mieux mérité ; jamais l'élève bulgare ne fut plus digne de son maître prussien ; jamais la paix prussienne ne pouvait trouver une paix plus conforme à elle-même, paix de violence et de sang, paix promise à tous, mais qui, en Allemagne comme en Bulgarie, cachait une volonté de conquêtes avec des modalités de brigandage.

1° Les Bulgares ont la mentalité prussienne de conquête ; l'espace vital presque sans limites qu'ils réclament, ce n'est pas l'accès à la mer Égée qu'ils demandent, mais une Bulgarie de l'Adriatique aux Dardanelles. « Nous avons faim de territoire, et nous avons soif de la mer » écrivait l'Outro au début de cette guerre.

2° Le mensonge nazi dans leur propagande :

Liberté promise aux peuples, en réalité pour les annexer.

Autonomie des provinces qu'ils convoitent chez les autres, sans jamais y faire rentrer aucune de leurs possessions.

Internationalisme communiste à Salonique, à Cavalla, tout en demeurant chez eux des Communistes nationaux.

3° Procédés prussiens, pour extirper de leur propre territoire toute population non bulgare, et cela en pleine paix. Je vous ai rappelé les pogroms contre les Grecs établis depuis des siècles en Bulgarie : n'est-ce pas, appliquée avec la même brutalité par les Bulgares, la politique de germanisation de la Posnanie polonaise par les Prussiens ?

4° Procédés au cours de la guerre :

Ce sont les mêmes cruautés, déjà commises au cours de la dernière guerre, et dépassées dans cette guerre-ci, sur les territoires grecs et yougoslaves occupés :

a) Mort par la faim des habitants systématiquement sous-alimentés.

b) Emprisonnement dans des conditions inhumaines.

c) Pillage des biens.

d) Mise à mort des otages.

e) Rafle des femmes et des jeunes filles pour la prostitution.

f) Travail forcé et exportation des ouvriers en Bulgarie et pour le compte de leurs Alliés.

g) Rigueurs inhumaines dans l'application des mesures administratives.

h) Enfin et surtout, émigration forcée.

Je répète le chiffre que je donnai tout à l'heure : 400.000 Grecs sur 900.000 qui habitent dans la Grèce du Nord.

Tout cela, n'est-ce pas l'enfer nazi? — Ne se croirait-on pas en Pologne, en Tchécoslovaquie et ailleurs.

5° Mentalité nazie dans leurs luttes intérieures.

En Bulgarie on ne renverse pas toujours un adversaire politique, on l'assassine. Souvenez-vous de Stamboulof et de Stambouliniski. En 1913, même politique du couteau et du revolver : les Comitadjis menacent Ferdinand lui-même et Danef de mort, s'ils acceptent l'arbitrage du Tsar entre la Serbie et la Bulgarie. Les Nazis agissent-ils différemment avec les chefs de file qui ont cessé de leur plaire, et qu'ils abattent à coups de revolver?

6° Même mentalité prussienne dans leurs manœuvres et dans leurs usages diplomatiques. Mentir pour couvrir ses véritables intentions ; trahir l'allié sans vergogne.

A. — C'est ainsi, qu'au cours de la première guerre balkanique, dès la fin de 1912, la Bulgarie cherche à établir des contacts avec les Turcs contre ses propres alliés. En

novembre 1912, elle manœuvre à Vienne contre son alliée serbe. Enfin en juin 1913, attaque brusquée contre ses deux alliés — Grec et Serbe — pour créer « le fait accompli ». C'est la manœuvre de Berlin en Autriche, en Tchécoslovaquie, en Pologne. C'est la manœuvre diplomatique de Frédéric II pour conquérir et pour garder la Silésie au cours de la guerre de Sept ans, où il changea vingt fois d'alliés et de camp.

B. — Il en fut de même en 1914-1915-1916. Le 29 juillet 1914, le Ministre de Russie Stavinsky reçoit l'assurance de la stricte neutralité bulgare. Cependant quelques jours plus tard, Stavinsky voit passer par Sofia des marins allemands pour Constantinople qui sont bientôt suivis par des unités en armes. En octobre, l'accord est passé entre la Bulgarie et la Turquie, celle-ci déjà dans le camp des Centraux.

Mais déjà aussi, — dès le mois d'août — la Bulgarie négociait sa propre entrée en guerre avec les Puissances centrales et passait un accord avec Tarnowsky, le Ministre d'Autriche-Hongrie pour faire couper les communications serbes par les comitajis bulgares. Et cependant la Bulgarie jurait toujours amitié aux Puissances de l'Entente. Mobilisant, le Bulgare explique à Londres enfin inquiet qu'il veut pouvoir défendre sa neutralité. Mais plus cynique encore avec le Russe, Radoslavof déclarait à Stavinsky :

« Nous attendons le moment propice pour entrer en guerre à vos côtés. » Et on le crut ! On lui sacrifia le Serbe, qui eût pu par une rapide offensive empêcher et la mobilisation et la concentration des troupes bulgares.

C. — Et maintenant que dire de l'attitude bulgare au cours du conflit actuel ?

Vis-à-vis des Grecs ? — avec lesquels, ils étaient depuis 1938 engagés dans une entente pacifique ? — Ils prennent, dès les premiers jours de l'attaque italienne, — une attitude menaçante, et retiennent en Macédoine, plus de 50.000

hommes nécessaires aux opérations d'Albanie. En avril 1941, sans déclaration de guerre, ils entrent en territoire grec, et se font les gardes chiourmes des Nazis. Tout en maintenant leur Légation à Athènes, ils pillent et massacrent les Grecs comme font les Nazis dans tous les pays occupés. Et cependant, la Bulgarie étonnée proteste que la Grande-Bretagne, alliée des Grecs, et l'Amérique lui ont injustement déclaré la guerre, qu'elle était attaquée ! Et alors même qu'elle n'était pas en guerre avec Moscou.

Pas en état d'hostilités, — sinon de guerre avec Moscou ? — que pouvait-elle faire de pire contre Moscou, sans courir le risque des armes ?

a) En permettant l'occupation de son territoire et de ses ports sur la mer Noire par les Allemands, elle leur fournit une place d'armes et une base offensive contre les Soviets.

b) En occupant avec ses troupes les Balkans, elle a libéré des divisions allemandes qui furent transportées en Russie.

c) En prêtant son pavillon à des navires italiens elle leur a permis de passer les Détroits et d'entrer en mer Noire. Aussitôt arrivés à Varna et Bourgas, ces navires ont été remis aux Allemands pour faciliter leurs opérations contre les Soviets.

Et poussant l'inconscience jusqu'au cynisme, le 28 mars 1942, Filof déclarait qu'il était en paix avec les Républiques soviétiques mais qu'il prenait une part non inactive dans la lutte contre le Bolchevisme !

Peut-on, dans ces conditions, passer aujourd'hui l'éponge sur ce passé récent ? retenir les circonstances atténuantes en faveur des Bulgares ? sacrifier les alliés fidèles, combattants, au traître ? donner la main au « Bon Bulgare » aussi inexistant que le « Bon Allemand » ?

Car où est-il ce « Bon Bulgare » ? Nous le chercherons en vain sans le trouver dans les manifestations de l'opinion publique bulgare.

Que disent — que font — que pensent :

les Organismes de l'État ?

les Organismes spirituels ?

les Associations ?

les hommes d'État de droite et de gauche ?

*
* * *

L'armée ? ses officiers sont inféodés à Berlin. L'Église, elle, a chassé de leurs temples les prêtres serbes et grecs ! Les Associations d'officiers et de sous-officiers de réserve animent l'opinion publique d'un esprit de haine ! L'organisation des jeunes, — qui compte 250.000 adhérents, — a pour but principal l'entente avec l'Organisation similaire nazie : elle aussi a faim de la terre des autres et soif de la mer. Le comité révolutionnaire pour la Macédoine reconstituée par les autorités, n'est certes pas le « Bon Bulgare » : Déjà le 6 avril 1941, — le jour de l'attaque allemande, — ses bandes se livraient à des massacres sur territoire yougoslave et grec. Fidèle aux traditions prussiennes, il enlève meubles, vaisselle, objets de toute valeur et les envoie en Bulgarie. Voilà donc la masse bien enrégimentée et bien nazifiée !

Mais que fait la masse pensante, que font les partis politiques ?

Si la Dictature en 1934 a dissous officiellement les partis politiques, le monde politique demeure cependant et agit dans ses cadres anciens pour soutenir unanimement la politique de violence.

Les gens de droite ? tous ont applaudi sans réserve à la politique extérieure du Gouvernement. Les gens de gauche ?

a) Les Agrariens ont acclamé au Sobranié l'accession de la Bulgarie au Pacte tripartite. Leurs journaux et leurs publications sont unanimes.

b) Les Agrariens d'extrême-gauche ne sont pas moins

patriotards : ils n'acceptent l'entente avec la Yougoslavie et la Grèce que si celles-ci acceptaient préalablement toutes les annexions bulgares réalisées par la force.

c) Les Socialistes ont déclaré qu'ils sacrifiaient leurs « principes » à la conquête.

d) Les Ouvriers et les Communistes enfin? Ils ont repris leurs traditions et leur tactique de mensonges des luttes macédoniennes. Ils jouent chez les autres seulement la carte communiste. Les Communistes bulgares sont nationalistes lorsqu'il s'agit de la Bulgarie. Je ne leur en tiens pas rigueur. C'est leur devoir. Ils ne sont internationalistes que lorsqu'il s'agit des autres — pour abaisser les frontières de leurs voisins — et y porter le désordre.

1° Ils ont joué la carte internationaliste en 1903 en Macédoine.

2° Ils la jouent aujourd'hui pour conserver à la Bulgarie ses conquêtes sous une forme détournée en réclamant l'autonomie de la Macédoine et de la Thrace.

Si les Comités révolutionnaires ont employé le couteau et la hache pour réduire la conscience nationale de leurs victimes, de faux communistes se sont insinués auprès de quelques éléments avancés pour les tromper et obtenir leur concours. C'est ainsi qu'ils ont joué la partie auprès du Parti communiste grec. Ils reconnurent vite qu'ils n'avaient aucune chance de réussir. Le Parti communiste grec n'a jamais été mis au ban de la Constitution hellénique par la Grèce parlementaire. Il ne le fut, ainsi que tous les partis du reste, que par la Dictature du Général Métaxas. Nos Communistes sont nationaux.

Aussi les Bulgares, — ne pouvant arriver à leurs fins — produisirent des faux, avec l'aide de la Légation de Bulgarie à Athènes — système nazi — comme ce fameux traité passé entre un maître d'école bulgare et un grec inconnu, Ioannidis, par lequel tous deux s'engageaient au nom des Grecs,

Bulgares, Serbes, Croates, oubliant les Albanais et les Turcs de Thrace, à proclamer l'Union des Balkans dans une Communauté internationale. Mais dans la Charte de l'Union, ils n'oubliaient pas les revendications de la Bulgarie sans objet cependant dans une union. La Bulgarie, obtenait un large accès à l'Égée, avec des annexions ; et un État macédonien, membre de l'Union, était construit de toutes pièces avec des provinces détachées de la Yougoslavie et de la Grèce seulement. Pas une seule de la Bulgarie. On préparait ainsi un rapt détourné.

Où donc est le « Bon Bulgare » qui entend approcher « inquiet » les troupes de Moscou qu'il a trahi depuis 70 années ? C'est une création de l'esprit ; c'est comme le « Bon Prussien » un mythe qui charme les âmes candides.

On ne peut établir sur ces illusions et sur ces mensonges un état de sécurité et de Paix dans les Balkans. Mais on peut l'établir en se confiant à la Grèce. Nous avons été fidèles à nos Alliances :

En 1914, nous demandions de nous mettre aux côtés des Alliés avant la bataille de la Marne, aux jours du danger.

En 1916, nous avons fait une Révolution pour tenir la parole donnée aux Serbes.

En 1941, notre « Non », notre résistance en Albanie a servi la cause internationale. Alors, seuls en armes auprès de la Grande-Bretagne, seule aussi après la défaite française, alors que les États-Unis étaient encore neutres, que les Soviets étaient encore en dehors de la bataille, nous avons accepté le sacrifice : pour nous et pour tous.

Notre résistance a porté ses fruits : elle a rendu possible pour les Turcs et nécessaire pour les Nazis, l'accord germanoturc de juin 1941 qui a couvert le Proche-Orient. Car Hitler, se décidant à attaquer Moscou, n'avait plus le temps nécessaire pour soumettre par les armes ces pays-ci, — des Dardanelles à Suez — avant de réduire, ainsi qu'il l'espérait, les Soviets.

Entre les Bulgares et nous, puissants de la terre, votre choix n'est-il pas déjà fait? Et dans ces conditions, quelles doivent être les stipulations de la Paix gréco-bulgare? Ce sera ma conclusion.

CONCLUSION.

Quelle est la Paix à conclure? Comment? Et d'abord par qui? Quand on parle des conditions à accorder, ou à imposer à la Bulgarie, il faut encore que cette paix soit conclue par ceux avec qui la Bulgarie est en guerre et parmi les belligérants il y a ceux de premier plan, ceux qui ont été traîtreusement attaqués, occupés, foulés aux pieds, massacrés, les Grecs et les Yougoslaves. Les autres, les Puissances, ont déclaré la guerre aux Bulgares par solidarité, et parce que ceux-ci étaient les Alliés de Berlin, mais elles n'ont pas eu à subir leurs outrages. Les Grandes Puissances doivent cependant se rappeler quelle est la position clé de la Bulgarie dans les Balkans, pour la sécurité de l'Égée, sur le chemin de l'Anatolie, et ne pas confier à la légère la garde de tant d'intérêts aux Bulgares qui n'ont de constant que la trahison.

Pour nous, nous avons à formuler nos conditions de paix vis-à-vis de la Bulgarie, et il faudra que celle-ci sente aussi la victoire de notre Droit.

Heureusement qu'une très récente déclaration du Chef du Foreign Office a mis les choses au point :

a) D'une part, les Bulgares s'illusionnent s'ils pensent pouvoir garder une partie de leurs conquêtes territoriales en marchandant à la dernière heure leur sortie de l'accord tripartite; il ne leur sera accordé aucun avantage territorial au détriment des Yougoslaves et des Grecs. Déjà, il y a un an, le 24 mars 1943, le sous-secrétaire d'État au Foreign Office avait déclaré que la Grande-Bretagne regardait comme

nuls et non avendus tous les attentats pour bulgariser la Macédoine et la Thrace grecques, et que toutes les mesures d'expropriation et d'expulsion seraient rapportées après la guerre.

b) D'autre part, M. Eden a déclaré que Yougoslaves et Grecs seraient présents à l'armistice et au Traité de Paix pour y formuler leurs conditions.

Nos conditions, je les ai indiquées au cours de cet exposé :

Les frontières nécessaires à notre sécurité ; clore définitivement ces vaines discussions sur la sortie sur l'Égée, dont les Bulgares altèrent le but réel ; l'échange intégral des minorités, l'annulation des actes de violence ; les réparations ; la punition des coupables. Car par ailleurs il faut que les Bulgares comprennent leur défaite, et leur crime. C'est avec satisfaction qu'on a appris que l'Allemagne sera occupée tout entière. Nous attendons seulement qu'après des trois alliés principaux à Berlin toutes les victimes aient des détachements pour venger l'outrage qui leur a été fait.

Quant à la Bulgarie, il faut qu'elle soit également occupée militairement mais par nous également, car il faut qu'elle paie son crime par l'occupation, par la présence sur son territoire des armées des peuples qui furent ses victimes. Après leur défaite en 1918, on commit la faute de ne pas permettre aux troupes helléniques d'occuper, avec les forces alliées le territoire bulgare ; il fallait ménager l'amour-propre de ces pauvres gens, des « Bons Bulgares » et ne pas créer des frictions qui rendraient l'entente entre balkaniques impossible. De cette singulière conception, de cette faiblesse, les Prussiens des Balkans, comme les autres, — ceux qui ne virent pas Berlin occupé, — ont tiré la conclusion que leur défaite n'était pas irrémédiable. Il faut qu'on se le dise, il n'y a pas de bons Bulgares à ménager, comme il n'y a pas de bons Prussiens parmi ceux qui, avec le couteau et la flamme à la main, ont foulé le sol de nos patries.

*
* *

Mais alors, dira-t-on, nul espoir de voir un jour l'Entente s'établir entre les peuples des Balkans ?

Cette entente, je la désire plus que tout autre.

Pendant dix années, à Genève, aux Conférences balkaniques, — à Bucarest, à Stamboul, à Sofia, je n'ai cessé de prêcher l'entente. J'ai ouvert, comme Ministre de l'Intérieur au Parlement hellénique les séances des Amis de la Paix d'où sont sorties les Conférences balkaniques. Nous avons tout fait pour rapprocher les peuples, pour nous connaître, — pour être compréhensifs des besoins de chacun. Et nous espérons toujours que quelque matin l'aube se lèvera sur les morts et sur les vivants pour les unir dans une même floraison et une même clarté.

Mais pour que la fraternité des Peuples balkaniques soit possible, il faut d'abord que les Bulgares prennent pleine conscience de leur défaite. Nous en avons assez d'être les frères assassinés. Nous ne voulons pas de fraternité de Caïn. Il faudra que, pendant des années, l'œil des Dieux de l'Olympe suive le travail de réparation ; que le cœur du coupable se soumette à la Justice. Jusqu'alors, sur les chantiers où les villes brûlées seront reconstruites par l'ouvrier bulgare, sur ces cimetières aux croix innombrables où le Bulgare devra faire son *mea culpa*, l'œil de Zeus restera dans la geôle et fixera Caïn.

P. A. ARGYROPOULO.

LA PSYCHOLOGIE DE LA SUPERSTITION.

Le titre exact de cette étude devrait être : « La Psychologie de la Superstition d'après Henri Bergson. » Le problème a lui-même été posé et examiné par le grand penseur. Mais la voie que Bergson a tracée, l'orientation féconde qu'il a donnée, sont assez larges pour que chacun de nous reprenne la question pour son propre compte, interroge à nouveau les documents fournis par les sciences sociales, observe les réactions des hommes qui l'entourent, scrute sa propre conscience. Mais cette tentative, si modeste soit-elle, est d'avance vouée à un échec, si on aborde le sujet avec un esprit de système, si on ne sait faire la part des données du bon sens et des théories prétentieuses, en un mot si, faisant la psychologie de la superstition, on ne se défend d'une superstition de la psychologie.

POSITION DU PROBLÈME.

Le seul animal capable de pratiques étranges et souvent criminelles, de magie, d'incantations, en un mot, des superstitions les plus étonnantes et les plus absurdes, c'est l'homme. Comment cela est-il possible ?

L'homme est aussi le seul animal capable d'initiative, capable de choisir selon les cas l'instrument le plus approprié

à sa défense ou à son entretien, capable aussi de s'affranchir dans une certaine mesure de la discipline sociale et de l'esprit de groupe. Mais cette intelligence et cette initiative impliquent une hésitation que ne connaît pas la bête, toujours sûre d'elle-même, toujours disposant d'un instrument parfait qui ne fait qu'un avec son propre corps, qui n'exige plus de tâtonnements, mais se trouve limité à une action déterminée une fois pour toutes et difficilement susceptible d'adaptation rapide et d'extension à d'autres formes de progrès.

Si, à première vue, il semble paradoxal que l'être le plus raisonnable, le plus intelligent soit aussi le plus absurde et le plus superstitieux, c'est cependant au sein de l'intelligence elle-même, ou plutôt dans une transposition intellectuelle de l'instinct de conservation qu'il faudra en chercher l'explication. Telle est la position du problème.

*
* *

Pour comprendre tant de croyances bizarres qu'on retrouve chez certaines peuplades actuellement vivantes et chez les civilisés des grandes villes, et qui nous viennent de l'âge des cavernes, il faut un fil conducteur. En le suivant, nous éviterons de nous égarer ; ce sera l'ordre même des questions que nous examinerons :

1° Exposer les faits étudiés scientifiquement par les sociologues et l'interprétation qu'ils en donnent ;

2° Sans nous troubler de ce qu'ils ont de déconcertant pour la pensée moderne, les comparer à certains phénomènes collectifs que nous avons pu observer dans notre monde civilisé ;

3° Pousser encore plus loin l'analyse, surveiller l'attitude des enfants, guetter surtout en nous-mêmes les impressions fugitives auxquelles nous ne prêtons pas habituellement attention ;

4° Chercher le côté utilitaire de toutes ces superstitions, tant pour l'individu que pour la société, sans perdre de vue que le naturel est aujourd'hui ce qu'il fut toujours et que la civilisation et la pensée scientifique ne se transmettent pas par hérédité, comme le mécanisme de l'instinct, mais bien par le milieu dans lequel nous vivons, par la société, hommes ou livres, que nous fréquentons depuis notre enfance.

LA MENTALITÉ PRIMITIVE.

Les sociologues français et étrangers ont étudié les peuplades primitives qui vivent actuellement dans diverses régions d'Afrique, d'Amérique ou d'Océanie : Lévy-Bruhl, en France, Sir James Frazer en Grande-Bretagne, pour ne citer que deux noms. Malgré des différences dans les interprétations, les témoignages concordent et abondent. Ils tendent tous à montrer que ces peuplades ne pensent pas comme nous des événements les plus simples de la vie quotidienne. Par exemple, que le plafond s'écroute sur notre tête, comme cela est arrivé dernièrement dans une fabrique de conserves alimentaires, nous nous en prendrions à l'ingénieur qui a mal calculé la pression et l'équilibre physique des matériaux, nous rechercherions la cause directe de ce malheur. Le primitif, lui, en tient responsable l'esprit malin, et il s'attachera soit à apaiser la colère de cet esprit, soit à invoquer des esprits bienfaisants qui neutraliseront à l'avenir son action.

Un guerrier est blessé d'un coup de lance au cours d'un combat. Pour le primitif, ce n'est pas l'ennemi qui a causé cette blessure, mais c'est un mauvais sort jeté par quelqu'un sur le guerrier.

Voici un sauvage qui se baigne dans une rivière et est dévoré par un crocodile. Ce n'est pas le crocodile qui a causé

la mort, c'est le sorcier ou c'est un compagnon qui lui a jeté le mauvais œil.

Un autre sauvage vient de trouver sa sœur assommée par une matraque, dans la cabane qu'il a quittée il y a quelques minutes. Il n'hésite pas une seconde, il ne recherche pas l'auteur de l'attentat dans le village, il entreprend un voyage de deux jours et s'en prend au sorcier d'un autre village et le blesse grièvement. Interrogé au tribunal local par des fonctionnaires européens, il affirme avec bonne foi et avec la plus grande assurance :

1° que l'auteur présumé de l'attentat contre sa sœur n'était pas et ne pouvait pas être sur les lieux du crime ; 2° que c'est pourtant lui qui a assommé sa sœur et qu'en rêve il l'avait pris en flagrant délit. — Le tribunal a beau faire valoir l'incompatibilité de son raisonnement, il demeure inébranlable dans sa conviction.

D'une façon générale, qu'un malheur, qu'un bonheur se produise dans la vie d'un de ces primitifs, qu'une pierre se détache de la montagne et lui tombe sur la tête, ce n'est pas un événement fortuit, ce n'est pas une cause mécanique, c'est une cause morale qui l'a produit.

*
* *

M. Lévy-Bruhl en conclut que la mentalité primitive est radicalement différente de la nôtre, que nous avons affaire comme à deux espèces humaines. Tandis que pour nous, pour notre raison, nous ne concevons pas que nous puissions à la fois être et ne pas être en même temps, dans le même lieu et sous le même rapport, le primitif n'y voit aucune difficulté ; tandis que pour nous la cause de l'incendie qui a détruit la maison de Paul est un court-circuit ou l'explosion du réchaud, — pour le primitif cet accident n'est pas fortuit ; c'est en quelque sorte le moyen ou l'instrument dont s'est

servi le sorcier ou tout autre esprit malin. Ce serait une mentalité « prélogique » qui par suite des modifications acquises et de la transmission héréditaire, comme aussi de l'évolution de notre cerveau, aurait fini par donner naissance à notre raison régie par les principes de causalité et de non-contradiction.

*
* *

Avant de discuter cette interprétation, et pour ajouter à notre étonnement, demandons-nous si, sans aller en Afrique ou dans d'autres régions sauvages, nous ne pouvons pas observer des faits comparables autour de nous, dans les grandes villes et centres de rayonnement intellectuel d'Europe.

Écoutez plutôt :

Ceux d'entre vous qui vivaient à Paris, il y a une quinzaine d'années ou qui lisaient les journaux parisiens doivent se souvenir d'un procès aussi sensationnel qu'extravagant. Une dizaine de mégères étaient venues tout exprès de Bordeaux et avaient assommé le curé d'un village situé non loin de Melun ; elles avaient attendu que le curé eût célébré sa messe et l'avaient suivi dans la sacristie où elles le rouèrent de coups de lanières et de bâtons. Au tribunal, défendues par Maître Maurice Garçon, spécialiste des questions de magie et de sorcellerie, elles expliquèrent et justifèrent leur conduite. Il s'agissait d'une expédition punitive parce que le curé de Bonbon (c'est le nom du village) aurait causé la mort du mari de l'une de ces commères.

Un prêtre assassin, il y avait de quoi faire frémir les braves paroissiens présents qui voyaient en lui jusque-là un curé débonnaire et toujours souriant.

Le tribunal interroge : Où était votre mari lorsqu'il a trouvé la mort ?

La femme du défunt : Il était en Syrie où il commandait une attaque contre des dissidents. Il a reçu une balle au cours du combat.

Le tribunal : Mais alors le curé de Bonbon faisait-il partie des dissidents druzes ?

La femme du défunt : Non, il avait quitté notre Confrérie de Bordeaux et s'était réfugié à Bonbon où il s'est livré au diable, et alors il a jeté un mauvais sort sur mon mari qui en est mort.

Le procès nous apprend en outre comment fut fondée à Bordeaux la Confrérie de Notre-Dame des Pleurs, à la suite d'un miracle. La fondatrice en fut une concierge qui vit pleurer une statuette qu'elle avait dans sa loge...

Est-il besoin de souligner l'analogie entre l'attitude de cette femme et celle du sauvage dont on vous parlait tout à l'heure ? Qu'un officier meure au combat, d'une balle ennemie, voilà pour notre pensée rationnelle la cause directe du décès ; mais pour cette femme, vivant au cœur de la civilisation, la balle ou l'ennemi ne sont que des instruments entre les mains du curé de Bonbon ou de l'esprit malin qui s'était emparé de lui.

Nous n'avons rapporté qu'un cas célèbre qui avait défrayé longtemps les chroniques des journaux français. Mais on n'imagine pas le nombre considérable de cas qui, pour être plus obscurs, n'en sont pas moins fréquents ni moins répandus dans les pays les plus civilisés, contemporanément aux découvertes d'Einstein sur la *Relativité* ou à celles du Duc de Broglie sur les *Quanta*.

On objectera avec raison que de telles pratiques, de telles superstitions ont beau se produire dans les centres de civilisation et de rayonnement intellectuel, elles n'en sont pas moins le fait de personnes étrangères à la culture scientifique. Mais alors que devient la prétendue transmission héréditaire de modifications et d'adaptations qui auraient fait passer de

la mentalité « prélogique » à la mentalité logique ? Et surtout, pourquoi la formation scientifique laisse-t-elle moins de place à la superstition ? est-ce que la superstition donnerait une solution provisoire au problème que la science essaye de résoudre ? Ne nous hâtons pas, nous avons d'autres faits à examiner avant de répondre à ces questions.

LE PRIMITIF EN NOUS.

Si des superstitions du même ordre que celles des nègres de Loango se retrouvent dans les pays les plus civilisés, c'est donc que nous ne naissons pas avec un esprit, une raison essentiellement différente de ceux des primitifs et que nous devons à notre formation scientifique et à notre culture, c'est-à-dire au milieu moral, à la société dans laquelle nous grandissons et évoluons, de négliger à des degrés divers de telles superstitions. Il y a des chances pour que le naturel n'ait pas disparu, mais qu'il soit recouvert par des habitudes mentales et sociales présentant normalement pour nous plus d'utilité, et une meilleure adaptation aux circonstances. Mais s'il en est vraiment ainsi, il faut que nous puissions saisir, surprendre en chacun de nous, dans des expériences fugitives, et sous le coup de certaines émotions, le naturel chassé qui revient au galop. Henri Bergson a précisément attiré notre attention sur le rôle de l'introspection et de l'observation psychologique, pour comprendre du dedans et interpréter des données historiques et sociologiques qui, sans cela, auraient un caractère mystérieux. Suivons donc en chacun de nous, quel que soit notre âge ou notre formation, notre attitude morale en certaines occasions.

Rappelons-nous nos parties de billes. Lorsque le partenaire est près du but, sur le point de gagner la partie, lorsque les moyens naturels de la gagner ont été épuisés, que faisons-

nous? Juste au moment où le partenaire va viser, dans les conditions les plus favorables et qu'il triomphe déjà par avance, nous jetons un mot, nous esquissons un geste, dont l'effet va être de faire manquer le coup. Nous ne savons pas ce qu'est la magie, mais nous la pratiquons spontanément, et le comble c'est qu'elle réussit; elle réussit toujours, même lorsque nous sommes battus, car alors c'est la magie du voisin qui l'a emporté sur la nôtre. Je me souviens même qu'on convenait avant la partie si on allait la jouer avec ou sans « Habbach », ce mot ayant précisément la vertu de vous faire manquer votre but.

Lorsque j'avais 13 ou 14 ans, je faisais des parties passionnantes de tric-trac avec un enfant de mon âge, mon voisin d'habitation. Il était croyant et pratiquant. Lorsque les dés lui étaient contraires, il blasphémait et me prenait très sérieusement à témoin de la malveillance de la Sainte Vierge à son égard.

J'étais toujours très troublé de me voir compromis dans ces histoires et je jurais que je n'avais rien fait pour le faire perdre, entendant par là que je n'avais employé aucun moyen secret et surnaturel.

Toutes les ménagères savent ce qu'il y a de diabolique et de mal intentionné dans le lait qu'elles surveillent depuis un quart d'heure sur le feu, et qui attend et guette le moment précis où elles ont tourné la tête pour déborder de la casserole. Façon de parler, direz-vous. Mais non! Façon de sentir, fugitive, je le reconnais, mais révélatrice du primitif qui dort au fond de nous.

Enfin, est-ce dans ce pays où les cartes occupent une si grande place, que nous devons rappeler les superstitions des joueurs? On attribue à certains objets, à certaines places, à certaines présences des pouvoirs extraordinaires. Et quand il n'y a pas des êtres ou des choses qui conspirent à vous faire perdre ou gagner, il y a la *Chance*, entité mystérieuse, plus

ou moins chargée d'une force occulte. Nous avons nettement le sentiment d'une présence qui nous soutient ou nous abandonne, et avec qui nous devons compter.

Une de nos surprises, lorsque nous avons connu d'assez près de grands banquiers, de grands chirurgiens, des hommes d'action d'une puissance peu ordinaire, c'est de voir chez eux des superstitions qui nous paraissaient incompatibles soit avec leur formation, soit avec l'action très précise qu'ils étaient appelés à exercer. Tel banquier célèbre, qui avait mûrement étudié et calculé une affaire de lancement d'actions sur le marché de Paris, s'arrangeait toujours sous des prétextes divers et futiles pour ne rien conclure un vendredi. C'était pour lui un jour néfaste. Tel chirurgien, pourtant très sûr de son diagnostic et de son art, n'aimait pas à opérer devant un interne, dont il reconnaissait pourtant la valeur et la gentillesse, mais sa présence avait sur les opérations un effet fâcheux.

Ce ne sont que des exemples particuliers observés en nous ou sur notre entourage. Mais ils vous aideront à en évoquer d'autres puisés dans votre propre expérience et ils éclaireront mieux pour vous et les données de la sociologie et tout ce que nous savons de l'histoire des peuples et des civilisations disparues. Ils tendent à nous montrer que sous le coup d'une émotion de contrariétés, nous prêtons des intentions aux choses ; nous avons le sentiment, souvent fugitif et inavoué, que ceci ou cela s'acharne contre nous.

SIGNIFICATION HUMAINE DE CES CROYANCES.

C'est Bergson le premier qui a remarqué que dans tous les cas allégués par les sociologues en faveur d'une mentalité primitive indifférente à la causalité et à la contradiction telles que nous les entendons dans nos démarches intellectuelles,

il s'agit toujours d'événements d'une nature particulière. Ce sont des événements qui intéressent directement l'individu, qui se rapportent à sa santé, à sa vie, à sa mort, à ses succès ou à ses échecs.

Lorsque le sauvage va à la chasse, il prend son arme, il tend son arc, il vise sa proie ; lorsqu'il veut récolter, il travaille sa terre, il ensemence, il arrose ; dans son action, il est régi par les principes de causalité et de contradiction, exactement comme nous. Mais, si ayant visé sa proie, il la manque ou tue un ami qui passait par là malencontreusement, alors la causalité se déplace, c'est l'esprit, c'est la malveillance des choses qui sont les vrais responsables de l'échec ou de l'accident. Et c'est pourquoi, tout en faisant, pour réussir par les moyens naturels et directs que nous appelons la causalité, tout ce qui dépend de lui, il invoque les esprits qui sont dans les choses ou qui influencent les choses, afin de les gagner ou de détourner leur malveillance. Mais cette participation des forces occultes n'entre en jeu pour lui que s'il s'agit d'événements ayant une signification humaine, les forces occultes n'interviennent que dans certaines limites ; après avoir rempli toutes les conditions matérielles en vue d'un résultat à obtenir, le sauvage s'aperçoit que le résultat obtenu est différent, parfois sans proportions avec celui qu'il attendait, parfois catastrophique comme lorsqu'il entraîne la mort d'un être cher. C'est cette marge d'imprévisibilité qui est remplie, si j'ose ainsi m'exprimer, par les esprits, c'est là le domaine propre de la magie et de la superstition.

*
* * *

En regard des cas allégués par la sociologie et dont nous venons de voir la signification examinons des cas chez les civilisés.

Un jeune savant, élève de Pierre Curie, nous raconta un

jour avec émotion, dans quelles circonstances son maître avait trouvé la mort. Comme c'est bête ! dit-il, ne pouvant accepter l'idée de cette disparition. C'est bête ! — exclamation bien significative. Qu'une charrette, transportant je ne sais quoi, ait écrasé Pierre Curie dans un carrefour, ait fait disparaître une belle et pure pensée comme la sienne, il y a là comme une sottise et une méchanceté incompréhensibles. Aurait-on parlé de méchanceté, de malveillance, si la charrette avait eu un accident purement mécanique, sans conséquence, si elle avait par exemple déplacé un pavé ou même renversé un poteau ?

Lors des bombardements de la région parisienne par les Allemands, je me trouvais près de Melun. Cela se passait, si j'ai bonne mémoire, vers une heure et demie de l'après-midi. Par précaution, les parents avaient gardé leurs enfants dans les abris de leur maison et les avaient empêchés de se rendre au Lycée. Le Lycée du reste ne fut pas atteint par les bombardements, mais le lendemain on apprenait qu'un gosse de douze ans, qui n'avait pas été en classe parce que ses parents l'en avaient empêché, avait été tué chez lui par un éclat de bombe. Soyez aussi savant que vous voudrez, le premier mouvement et le plus naturel, c'est de voir dans cet accident un concours malveillant de circonstances, une intention méchante et injuste. Il ne s'était pas rendu en classe par prudence . . . Quelle ironie . . . C'est dans sa maison qu'un éclat de bombe était venu le chercher et le tuer. Et les parents, eux-mêmes des professeurs, disaient en sanglotant : « Que ce soit juste lui . . . Pourquoi ? » Que deviennent ici les principes de déterminisme et d'identité de notre raison raisonnante ? On les retrouvera au moment des prévisions météorologiques, on les retrouvera même dans les froides statistiques qui admettent un pourcentage de personnes tuées dans leurs propres abris. Mais lorsqu'on a perdu son enfant et ce qu'on avait de plus cher au monde dans de telles circonstances, toujours

inattendues pour la famille endeuillée, les principes rationnels comptent peu, et c'est le pauvre type, l'homme naturel et primitif qui reparaît, ne fût-ce qu'un moment, faisant éclater le vernis de notre civilisation scientifique.

J'ouvre mon agenda, je lis la date : 14 août. Tiens ! quel hasard . . . C'est que le 14 août est mon anniversaire. L'agenda se serait ouvert à une autre date, je serais resté indifférent, mais que ce soit juste le 14 août, je ne peux m'empêcher d'y voir une intention ; vivement je rejeterai cet enfantillage, je ferai état de ma science, je dirai avec désinvolture que cela faisait partie des probabilités, etc. Oui, oui, je ne m'y arrêterai pas ; il est entendu que même si l'événement se répétait avec un autre agenda le même jour, je resterais inébranlable dans mon attitude rationnelle. Mais, tout de même, j'ai saisi au vol le primitif en moi, dans un événement qui intéresse mon existence.

A QUEL BESOIN RÉPOND LA SUPERSTITION ?

A l'analyse, il y a derrière toutes ces pratiques dont nous avons parlé, et que nous avons rangées sous la rubrique un peu simplifiée de superstitions, le sentiment d'une présence, d'une sorte de fantôme bienfaisant ou malfaisant qui n'est pas, en tout cas, indifférent à notre destin ; force occulte répandue dans les choses, régissant les faits et gestes des peuplades primitives, mais résistant au fond de nous-mêmes à tous les progrès de notre civilisation rationnelle. Cette sorte de fantôme qui prend parfois, dans la peur, dans le danger, devant la mort, un caractère hallucinant, nous est représenté ainsi par notre imagination, elle-même fonction de notre intelligence. Je ne me pose pas la question de savoir si les esprits existent ou n'existent pas, je constate seulement que

sous le coup d'une émotion, d'une inquiétude, nous voyons ou nous sentons des fantômes et des esprits, et que leurs attributions interfèrent avec les principes de notre raison raisonnante. Si au fur et à mesure que nous nous éduquons, nous restreignons le domaine des esprits, dans notre action quotidienne, il n'en reste pas moins que le naturel réapparaît de temps en temps.

Pour ne pas perdre contact avec la réalité, il nous faut admettre, avec Henri Bergson, que l'intelligence ne nous a pas été donnée pour nous permettre un jour de faire des spéculations philosophiques. Il fallait d'abord vivre. Si nous pouvons maintenant philosopher, c'est que d'une part la science nous a donné quelques apaisements et que, d'autre part, la fonction, existant déjà en vue de besoins réels, nous a offert un surcroît disponible pour notre plaisir.

De même, dans cette intelligence, l'imagination ne nous a pas été donnée pour rendre possibles des romanciers comme Alexandre Dumas Père ou des journalistes comme Geneviève Tabouis. Il s'agissait là encore de pourvoir à des besoins vitaux.

Quels sont ces besoins ?

Comparons le désespoir de l'homme à la confiance de l'animal, pour comprendre quelle est à l'origine la portée de ces croyances et de ces pratiques.

Quand on préparait à Paris l'Exposition des Arts et Techniques de 1937, l'harmonieux et paisible Champ de Mars était devenu la proie des Vandales. Les poutres, les matériaux de constructions, les grues, les perceuses électriques, les machines les plus monstrueuses avaient envahi les nobles pelouses et bafoué la majesté des vieux arbres. Malgré le bruit et la laideur, j'allais encore, par habitude, m'y promener entre deux cours. Un jour que j'étais assis sur un banc, j'observai le va-et-vient d'un moineau qui, sans s'inquiéter de ces bouleversements, prenait les matériaux de son nid,

dans le chantier infernal de l'Exposition, à la barbe même des ouvriers, tout naturellement, comme si tout avait été combiné pour lui permettre de construire son nid.

Telle est l'admirable confiance des animaux autres que l'homme dans la vie. Ils ont bien l'instinct de défense, qui les protège et les tient en éveil devant le danger, mais ils ne sont pas inquiets sur leur destin, ils n'y pensent pas. Ils sont entièrement dans leur action et sont doués naturellement de tous les instruments nécessaires à leur subsistance. On se prend quelquefois à les envier de n'avoir pas de soucis, de ne pas s'occuper du lendemain, et lorsqu'ils meurent, tués par la balle ou le piège du chasseur ou dévorés par un animal plus fort, leur souffrance momentanée, limitée à l'instant comme leur action elle-même, ne se complique pas de considérations métaphysiques sur l'au-delà.

Mais l'Homme ! Considérez-le lorsqu'il était traqué par les éléments, par les fauves, par la faim. Certes, il n'avait guère le temps de s'ennuyer, d'avoir le vague à l'âme et ne devait pas connaître le mal du siècle romantique, mais, si sauvage, si misérable soit-il, il sait qu'il doit mourir. C'est de tous les animaux, le seul qui sache qu'il doit mourir. Alors, la dépression et le découragement l'envahiraient, de se sentir si seul dans cette immensité de l'univers, lui et les quelques hommes impuissants comme lui, qui l'entourent et qui, du reste, lui disputent sa pitance. Il renoncerait peut-être à l'effort, à la lutte et rendrait vaine l'apparition de l'intelligence, si la nature qui l'a doué de réflexion, ne lui avait donné, en même temps, une imagination capable de neutraliser les effets destructeurs de cette réflexion.

En animant les choses, en leur prêtant des intentions bonnes ou mauvaises à son égard, il n'est déjà plus seul, on s'occupe de lui. La nature n'est plus indifférente ; les esprits dont il la peuple, lui veulent du bien ou du mal, et son désir lui fera accomplir tous les gestes, toutes les pra-

tiques, toutes les superstitions qui dépendent de lui, pour obtenir un résultat, pour capter les esprits qui lui sont favorables et pour détourner les forces mauvaises. L'Intelligence nous éloigne-t-elle de la solidarité du groupe, de l'effort confiant? aussitôt de cette même intelligence va surgir un fantôme qui apaisera notre inquiétude.

Certes, l'homme primitif tendra l'arc, visera pour atteindre sa proie, mais l'arc peut se casser, la proie lui échapper : autant d'aléas que ne connaissent pas les animaux toujours sûrs d'eux-mêmes. Pour faire face à ces aléas et pour que l'intelligence continue son œuvre de libération sans être paralysée par le découragement, l'homme invoquera les esprits, et même s'il échoue, c'est, ou bien qu'il n'a pas su les capter, ou bien qu'ils ont des raisons mystérieuses pour qu'il en soit ainsi. En tout cas, il ne se sent pas perdu, et si cela lui arrive, c'est d'une manière toute passagère.

Sans doute, au fur et à mesure qu'il inventera des outils plus précis, des instruments plus exacts, qu'il diminuera les aléas de son existence, qu'il saura mieux prévoir et expliquer les événements, il rejettera la magie, reconnaîtra l'absurdité de certaines superstitions, en fera moins état dans son activité quotidienne, ou déplacera ses croyances dans une zone plus éloignée, et du reste, plus belle et plus désintéressée. Mais le fond de la nature est là qui veille, prêt à surgir devant les défaillances de l'intelligence, la paresse de la réflexion ou l'importance de l'intérêt humain mis en jeu. Nous avons beau être civilisés et cultivés, ce ne sont pas toujours les raisonnements qui emportent nos décisions les plus graves, mais l'intérêt et la passion. Pourquoi donc s'étonner, si, devant des catastrophes inattendues, pertes répétées au jeu, accidents graves ou mort de personnes qui nous sont chères, nous nous surprenons à l'état naturel, c'est-à-dire portés aux pratiques superstitieuses les plus absurdes. Quand le danger nous guette, quand nos moyens rationnels, logiques, quand

la causalité mécanique se montrent inopérants, quand nous avons fait vainement tout ce qui dépend de nous, alors, pour échapper au désespoir, nous reprenons ce qui avait réussi à l'homme des cavernes et recherchons notre apaisement dans le commerce des esprits.

*
* *

Chacun de nous fait spontanément la distinction entre la superstition et l'élan spirituel et religieux capable de transformer les individus et d'entraîner les générations. La présente étude n'a porté que sur la superstition ; elle laisse intact le problème essentiel de notre destinée. Beaucoup de sages et de penseurs ont vu Dieu et ont apporté toutes les ressources de leur intelligence et de leur cœur à nous le faire entrevoir. Mais si je devais en parler un jour, avec toute la gravité qui sied aux choses graves, je n'apporterais en définitive que le témoignage douloureux de mon ignorance.

Émile NABER.

CHRONIQUE DES LIVRES.

Réflexions sur la Mécanique administrative,

par FRANCIS HEKKING.

Certains livres ont eu sur les hommes une influence que l'on ne saurait trop mettre en vedette. *Le Discours de la Méthode, le Contrat Social, le Capital, la Case de l'Oncle Tom*, par exemple servirent de catalyseurs à des événements que l'on ne pourrait retracer dans toute leur ampleur sans rappeler une notable partie de l'histoire des trois derniers siècles.

Il est toujours téméraire de tenter de prévoir l'avenir. Mais, selon nous, un des événements les plus gros de conséquences de l'année 1943 est l'apparition d'un ouvrage qui apportera une contribution capitale aux idées dont devront s'inspirer les réformateurs d'après-guerre. Ce maître-livre, dont la première partie est seule éditée actuellement, est intitulé *Réflexions sur la Mécanique administrative* (1). Il est dû à la plume de M. Francis Hekking, ancien élève de la promotion 1930 de l'École Polytechnique, Ingénieur des Manufactures de l'État français.

Sa qualité de fonctionnaire ayant appartenu aux cadres supérieurs de plusieurs administrations et, en dernier lieu avant qu'il quitte la France, au Ministère de l'Armement, a permis à M. Hekking de parler de choses qu'il connaît fort bien. Il doit à sa forte culture scientifique de se complaire à des comparaisons empruntées à la mécanique, à la physique et à l'art de l'ingénieur

(1) Éditions de la Maison française. New-York 1943.

que l'on pourrait qualifier de « plaisantes et délectables ». L'ouvrage n'en reste pas moins accessible aux hommes intelligents ayant une culture exclusivement juridique ou littéraire.

Les lignes qui suivent n'ont qu'un but : inviter de la façon la plus pressante tous ceux qui ont quelque responsabilité dans la conduite des hommes et des choses à lire ce qu'a écrit M. Hekking et à tenir compte de ses idées maîtresses qui peuvent être résumées de la manière suivante :

Un homme ne peut prendre, dans une journée, qu'un tout petit nombre de décisions réfléchies. Or, dans n'importe quel organisme un peu important public ou privé, les décisions quotidiennes indispensables sont fort nombreuses. Donc la tête unique est une utopie. Dans les sociétés contemporaines qui tendent de plus en plus vers le gigantisme, les administrations jouent un rôle de plus en plus important, la complexité de leur tâche allant d'ailleurs en augmentant. Il est donc indispensable que leur organisation et leur fonctionnement soient impeccables.

Or la pratique a démontré que, même avec des chefs incomparables comme M. Dautry par exemple qui, on s'en souvient, dirigea avec une maîtrise inégalée le réseau des Chemins de fer de l'État français et plusieurs autres administrations avant de devenir en septembre 1939 Ministre de l'Armement, même avec des animateurs répartis dans les divers services, le fonctionnement des administrations présente des imperfections dont, M. Hekking donne des exemples frappants, dont il analyse ensuite les causes.

Il n'y a pas lieu d'insister sur le rappel de certaines vérités élémentaires malheureusement trop souvent perdues de vue comme le fait que le temps raisonnable de travail intellectuel *effectif* que l'on peut demander à un homme ne dépasse pas sept heures par jour, comme celui que, pour administrer, il faut des connaissances techniques précises qui font rendre un son plein aux idées générales.

On parle souvent d'une Administration comme d'un véritable être vivant. En fait, elle est constituée par des personnes qui travaillent en équipe. Il importe donc de considérer que ces personnes ont une nature d'homme dont il convient de prendre

grand soin si l'on désire qu'elles travaillent avec profit. D'autre part, la structure et l'articulation des équipes doivent être étudiées avec minutie car la réaction de l'équipe sur les personnes est beaucoup plus grave qu'on ne le suppose communément. Dans la première partie de son livre, M. Hekking envisage seulement le comportement et les réactions des équipes, la seconde devant être réservée à la conduite des personnes.

Une administration est actuellement organisée sur le principe de l'autorité, la plupart de ses agents n'ayant pratiquement aucune responsabilité, même pas celle d'écrire seuls une lettre, encore moins de la signer. Aucun « chef » — les guillemets sont de M. Hekking, — aucun chef ne peut ni ne veut rien décider sans en référer à son supérieur hiérarchique direct qui transmet à son tour à celui sous les ordres duquel il est placé et ainsi de suite jusqu'au Ministre. Rien ne pousse à l'action : « après peu d'années, tout agent réalise que seule l'inaction complète, ou des actions bien cataloguées et parfaitement insignifiantes n'appellent aucune critique de la part des supérieurs. Tandis qu'une initiative de plus d'envergure lui attire d'autant plus de tracasseries qu'elle est plus remarquable. » En bref, le parfait bureaucrate, pour réussir, doit observer le fameux code « Pas d'initiative », que l'on pourrait résumer de la manière suivante :

- 1° N'agir que sur un ordre d'un supérieur ;
- 2° Transmettre tout ce qui vient d'en bas, sans plus ;
- 3° S'attendre à ce que toute activité soit dénaturée par le supérieur immédiat et annexée par lui ;
- 4° Ne jamais attendre un mot d'encouragement.

Bien entendu, il ne faut pas s'étonner si l'Administration ancienne formule est un « éteignoir ».

Après avoir critiqué, ce qui, peuvent prétendre les esprits chagrins, est facile, l'auteur des *Réflexions sur la Mécanique administrative* propose un système d'organisation constructif qu'il se fait fort de mettre en application, et de sa part, l'on est intimement convaincu lorsque l'on a lu son livre, que ce n'est pas forfanterie.

M. Hekking insiste d'abord sur ce que l'inclination à l'activité, le « démon de l'action réelle », c'est la « Responsabilité », vocable

auquel il restitue son sens étymologique, celui « qui implique le parrainage d'une action et la relation de filiation qui existe par suite entre celui qui agit et les fruits de son activité ». Il n'est donc pas question de « responsabilité disciplinaire », d'ailleurs essentiellement négative dans toutes les administrations. La « Responsabilité » est le nom du principe moteur que l'homme tire de son besoin spécifique d'affirmer son importance à ses yeux et à ceux de tous. Toutefois ce merveilleux moteur est fragile car la Responsabilité ne se peut partager : elle n'existe qu'à l'intérieur d'un domaine où elle peut être maîtresse incontestée et seulement dans la mesure où il y a action effective. Avoir une idée brillante ne suffit pas. La Responsabilité n'apparaît que lorsque l'on essaye de la faire triompher, de l'imprimer dans les faits. Par contre la Responsabilité peut sans inconvénient s'exercer sur l'idée d'autrui.

Cela posé, il est possible de dégager les quatre principes qui devront guider la réorganisation administrative :

- 1° Cesser de compter plus qu'il ne convient sur l'Autorité ;
- 2° S'assurer de la collaboration totale de chacun en faisant appel à sa Responsabilité ;
- 3° Éviter les interférences systématiques entre les diverses Responsabilités ;
- 4° Faire en sorte que l'activité de chacun soit correctement dirigée.

Pour arriver à ces fins, M. Hekking propose essentiellement le remplacement de la hiérarchie actuelle en forme de pyramide par ce qu'il appelle « la Zone des Directeurs » disposant de l'Autorité et « le Niveau des Exécutants » investis de la Responsabilité. Latéralement on trouverait encore des « Consultants » sans Responsabilité et ne jouissant que d'une autorité morale. Enfin chacun de ces agents serait secondé par des « Façonniers » : secrétaires, aides-secrétaires, sténodactylographes, comptables, chimistes, statisticiens, etc. qui n'auraient, par définition, aucune « Responsabilité » au sens qui a été défini plus haut. Il doit d'ailleurs être entendu que ce terme de « Façonnier » ne doit pas être pris dans un sens péjoratif.

Le rôle des Directeurs serait de prévoir, d'organiser et de

coordonner. Pour cela ils devraient posséder un certain nombre de qualités : imagination, sens du réel, connaissance des hommes, volonté d'aboutir. Selon M. Dautry, l'imagination doit représenter au moins 50 % des qualités qui font les caractères de chef ; quant au sens du réel, il consiste à attribuer à chaque chose son coefficient d'importance exact.

Pourvus de ces qualités, et naturellement désireux de ne pas saboter le nouveau système, les Directeurs donneraient des instructions d'ensemble, mettraient en forme les ordres généraux du Chef de l'Administration, examineraient la comptabilité des diverses actions prévues. Ils n'auraient nullement à intervenir dans le détail de la marche des affaires en cours qui serait du ressort exclusif des Exécutants. Ils n'auraient pas à connaître par le menu toutes les pièces du courrier qu'ils devraient signer « les yeux fermés », dans le seul cas où il serait nécessaire de donner plus de poids à certains documents.

Les Exécutants seraient investis de la Responsabilité et tout le système préconisé par M. Hekking tend à ce que cette responsabilité joue librement. Un Exécutant ne serait pas un comparse mais un réalisateur. Il aurait le droit de prendre lui-même toutes les décisions concernant l'affaire dont il serait chargé. Il assurerait lui-même tous ses contacts de coordination sans passer par la fameuse voie hiérarchique. Tout devrait se passer à peu près comme si le Directeur dont il dépend lui avait tenu le discours suivant :

« Votre mission est de faire telle chose. Agissez selon votre imagination, et agissez effectivement. Vous discuterez, téléphonerez, écrirez librement. Toutefois, réfléchissez avant d'agir. Au besoin, consultez une personne proche de vous sur l'opportunité de telle démarche, par exemple moi. Ne vous croyez du reste pas obligé de suivre mon avis et je ne vous imposerai jamais ma façon de voir. Ne vous croyez jamais obligé de me « plaire » sur chaque point de l'action dont vous êtes chargé. Donnez-vous librement carrière et fortifiez-vous dans l'action. Je vous jugerai sur les résultats d'ensemble. »

Les Consultants seraient chargés des études. Ils devraient travailler uniquement sur la demande des Directeurs et des Exé-

cutants. M. Hekking estime que le rôle de ces Consultants serait fort important et que certains pourraient avoir des grades élevés dans la hiérarchie administrative ; il ne faut en effet pas perdre de vue que chaque décision doit être précédée d'une période de conception, d'information, de réflexion et de jugement désignée sous le nom d'étude. Le tout est de maintenir une proportion raisonnable entre l'étude et l'action. Or toutes les études, convenablement orientées par d'autres seraient du ressort des Consultants.

Il est essentiel, dans le système de M. Hekking, de respecter la « matière grise » des éléments supérieurs de l'Administration. Il ne faudrait admettre, sous aucun prétexte, d'un Directeur, d'un Exécutant ou même d'un Consultant qu'il se livre à des occupations matérielles qu'un de ses employés ferait aussi bien et même mieux que lui. Autrement dit, il faudrait mettre à sa disposition un nombre suffisant de façonniers.

*
* *

Ce système serait-il applicable ? Pour sa part, M. Hekking en est absolument convaincu et il réfute victorieusement un grand nombre d'objections qu'on pourrait lui opposer. Bien plus, il se dit prêt à réorganiser à sa manière une administration ancienne formule.

Pour nous, qui avons lu avec passion son livre, nous partageons entièrement sa conviction, à la condition évidente que ses idées soient appliquées par des hommes intelligents qui aient la flamme et qui soient résolument désireux d'aboutir. Nous ajouterons que quelques-uns des principes posés par M. Hekking ont d'ores et déjà été admis de façon constante dans les affaires privées correctement gérées.

Et, en attendant qu'une expérience d'envergure puisse être tentée, nous ne saurions trop conseiller de lire la première partie des *Réflexions sur la Mécanique administrative* en souhaitant que M. Hekking puisse bientôt nous donner la seconde.

Jean-Edouard Goby.



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R. C. C. 26426

VIENNENT DE PARAÎTRE

Aux éditions de «LA REVUE DU CAIRE»

LA VÉRITÉ
SUR
LA RELIGION EN U.R.S.S.

D'APRÈS LES DOCUMENTS
ORIGINAUX DU PATRIARCAT DE MOSCOU
TRADUITS DU RUSSE.

PRIX P.T. 38

Présence de la France

(ou Lettres à des Français)

par

JACQUES ROGUÉ

« Je voudrais que ce livre soit largement répandu »

Gouverneur Général EBOUÉ

PRIX P.T. 18

BRITISH WAR SAVINGS CAMPAIGN IN EGYPT

(Affiliated to National Savings Movement in the United Kingdom)

Savez-vous quel est le Placement Idéal
Pour vos Petites Economies ? .

C'EST LE

CERTIFICAT D'EPARGNE NATIONALE

(NATIONAL SAVINGS CERTIFICATES).

Exempts de l'impôt anglais sur le revenu.

Prix du Certificat 15 sh. (L.E. -,732). Vous pouvez acquérir jusqu'à 500 Certificats. Les intérêts composés, calculés au taux de 3,17 % l'an, sont ajoutés au capital. En dix ans, la valeur du Certificat augmente de 15 sh. à 20 sh. 6 p. (L.E. 1.-). Les Certificats sont remboursables avant terme et en tout temps sur demande adressée au Directeur Général des Postes à Londres.



En vente dans toutes les
Principales Banques en Egypte

Pour de plus amples renseignements
adressez-vous aux sus-dites Banques.

ÉDITIONS DE *LA REVUE DU CAIRE*

BIR HAKIM

Volumes in-8°

PIERRE JOUGUET

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE
RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

ÉTIENNE DRIOTON

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

GASTON WIET

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

BERNARD DES ESSARDS

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

ALEXANDRE PAPADOPOULO

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES
LA VÉRITÉ SUR LA RELIGION EN U. R. S. S.

Volumes in-16

TAHA HUSSEIN

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

TEWFIK EL HAKIM

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)

LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

GEORGES DUMANI

LA PAIX DU SOIR (*roman*) | VUES SUR LA GUERRE

MAHMOUD TEYMOUR

LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

CAPITAINE G...

UN TÉMOIGNAGE

GASTON BERTHEY

UNE VIE À TÂTONS (*roman*)

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.